L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

69me VOLUME. — 19me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 1 (Octobre 1905)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'Initiation est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

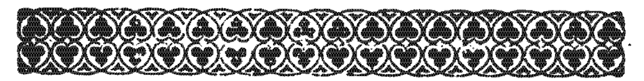
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Maisons hantées

(*Suite.*)

J'ai étudié dans le paragraphe précédent un cas de hantise dû à la persistance de la haine, même après la perte du corps physique. Il me reste à vous présenter le cas malheureusement trop fréquent encore où la hantise est produite par des êtres vivants ayant un organisme physique. Le plus souvent le mobile de ce crime occulte est la cupidité. Parfois aussi la vengeance, ou même le simple désir de montrer une supériorité sur la foule ; triste supériorité d'ailleurs dont les moindres conséquences sont de contracter des dettes morales terribles dont le paiement peut être très dur. Souvent des étudiants, fiers de montrer leurs pouvoirs (!) n'hésitent pas à créer des larves et à les envoyer troubler l'existence de quelque tranquille bourgeois dont le seul crime à leurs yeux est de ne pas croire à la possibilité de ces sortes d'actions occultes ! Dans ce cas la hantise peut ne pas être très dangereuse, mais dans les faits analogues à ceux que nous allons résumer et annoter le danger est souvent

très grand pour les personnes que visent les criminels. Je ne classe pas ces faits dans l'envoûtement, parce qu'en réalité l'action ne se fait pas ici à distance et à l'aide d'un « volt », mais il y a réellement action du double fluidique des sorciers dans l'endroit même où on observe les phénomènes. Nous verrons des preuves de cela dans l'étude ci-dessous et aussi la vérification d'un fait curieux. C'est que le double est suffisamment matérialisé pour parler, et agir sur la matière physique tantôt physiquement, tantôt fluidiquement.

Le fait type de cette sorte de hantise est celui qu'on a décrit plusieurs fois sous le titre : « Le Presbytère de Cideville, on pourra en lire avec fruit la relation dans Stanislas de Guaïta (*Temple de Satan*, p. 383). Mais ce cas remonte à 1851 et nous en avons un autre, très récent, qui en a reproduit les phases avec même quelques détails plus intéressants. Je veux parler de la maison hantée de Valence-en-Brie. Je vais résumer l'article de Papus paru à cette époque et essayer d'en tirer les meilleurs enseignements sur la question.

Les phénomènes constatés à Valence-en-Brie présentent la plupart des faits classiques de hantise : transports d'objets lourds ; action sur la matière, carreaux brisés, meubles renversés, les portes s'ouvrant seules, etc., mais l'action est en outre bien plus matérielle que dans les cas où des esprit astraux sont la cause immédiate des troubles, car ces derniers n'ont pas le support d'un corps physique vivant. Aussi nous avons à enregistrer un phénomène assez rare dans les récits de maisons hantées, c'est une voix très forte,

parfaitement claire et perceptible pour tout le monde. Cette voix semble partir de la cave de la maison, mais, de plus, on l'entend *dans plusieurs endroits à la fois* ; elle profère des menaces de mort contre une jeune femme alitée depuis huit mois dans la maison, sans maladie reconnue. Plus les phénomènes s'accentuaient, plus la malade dépérissait. Il est certain que si on n'était pas venu à son secours, elle serait morte infailliblement.

Je n'ai pas, dans cet article, à m'occuper des moyens mis en œuvre pour lutter contre l'influence occulte. Je terminerai par là cette étude. Pour aujourd'hui, nous rechercherons, seulement, la cause des faits observés.

La maison hantée de Valence-en-Brie passait dans le pays pour être ancienne. On disait que dans les caves existait l'entrée de souterrains et que dans ces souterrains étaient cachés des trésors ! Des sorciers d'un village voisin, au courant de ces racontars, cherchèrent à rendre la maison inhabitable afin de pouvoir retrouver sans crainte les trésors cachés. Se servant de procédés que je ne décrirai pas, ces criminels extériorisaient leur double et empruntaient à la malade la force fluidique nécessaire pour agir sur la matière. Aussi les coups de carabine tirés à l'endroit où se faisait entendre la voix produisaient-ils des gerbes d'étincelles par rupture du coagulat fluidique presque matériel. C'est pourquoi également, dès que la malade eut été entourée de pointes qui soutiraient le fluide de l'astral extériorisé des sorciers la voix criait pardon d'un ton faible et leur action cessait.

Les forces revinrent très rapidement au médium inconscient dès qu'il ne fut plus possible de les lui soutirer.

Mais comme je l'ai déjà dit, l'action néfaste des sorciers, si elle n'avait pas été interrompue, aurait certainement produit la mort, comme cela a très bien pu arriver dans d'autres cas.

G. PHANEG





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

30 JANVIER 1786

Interrogatoire du sieur de Cagliostro(1)

Interrogatoire fait par nous, Jean-Baptiste-Maximilien-Pierre Titon, conseiller du roy en la Cour de Parlement et Grand'Chambre d'ycelle, commissaire en cette partie à la requête du procureur général du Roy contre le nommé Cagliostro accusé et autres, suivant les lettres patentes du Roy données à Saint-Cloud, le cinq septembre dernier, enregistrées en la Cour, la Grand'Chambre assemblée, le six du même mois, et en exécution des arrêts de la Cour rendus aussi. La Grand'Chambre assemblée les sept septembre et quinze décembre derniers, et encore en exécution des lettres patentes du Roy données à Versailles, le vingt-six décembre dernier, enregistrées en la Cour. La Grand'Chambre assemblée le six de ce mois et de l'avocat de la Cour général du Roy, le dix du présent mois.

(1) Afin d'élucider de notre mieux le problème de la vie de Cagliostro, nous commençons la publication des documents officiels *encore inédits* et qui se trouvent aux Archives Nationales. Des mots qui manquent sont illisibles sur les originaux.
N. D. L. D.

Du lundi, trente janvier, mil sept cent quatre-vingt-six de relevée en l'une des salles du Gouvernement du château de la Bastille.

A été amené devant nous par le sieur de Losme, major-adjoint du château de la Bastille, le nommé de Cagliostro, accusé décrété de prise de corps par l'arrêt du quinze décembre dernier, après serment par lui fait de dire vérité.

Interrogé de ses noms, prénoms, âge, qualité et demeure, a dit se nommer Alexandre Cagliostro, âgé de trente-sept à trente-huit ans, professant la médecine sans en avoir fait son état particulier, et demeurant à Paris, rue Saint-Claude, au Marais.

— Puis à quoi il est occupé depuis qu'il est né.

A répondu que, ayant perdu les père et mère à l'âge de trois mois, il ne peut pas nous assurer s'il est né à Malte ou à Messine, que tout ce qu'il sait de sa naissance, est qu'on lui a toujours dit qu'il était d'une extraction noble, a eu une éducation convenable, qu'il a eu dès le bas âge un précepteur qui lui a été donné, qu'il l'a élevé dans les sciences, belles-lettres et langues, que dans un âge un peu plus avancé, il s'est occupé particulièrement de la chimie médicinale, que à l'âge de dix-huit ans, il s'est adonné, avec son précepteur, aux voyages, qu'il a parcouru l'Archipel, la Turquie, l'Asie, l'Afrique, que de là il est venu dans l'Italie, d'abord à Naples, où il a peu séjourné, qu'il a été ensuite à Rome où il a eu la protection particulière du cardinal Orsini et du pape Rezzonico et de tous les grands de ce pays-là.

Il a suivi le goût qu'il avait pour la médecine et l'a pratiquée partout vis-à-vis des pauvres, qu'il y a fait connaissance d'une jeune personne qu'il a épousée, a continué d'exercer la médecine, son mariage a occasionné des ennuis. La calomnie s'est déchaînée contre lui et il a été forcé de quitter le séjour de Rome. Alors, il a parcouru toute l'Europe avec sa femme, et au retour de Naples, a passé en France l'année mil sept cent quatre-vingt; nous observe qu'au retour de Russie, il a passé par Varsovie, où le Roy de Pologne l'a forcé de rester pendant quelque temps pour y traiter une dame de la Cour dont il a opéré la guérison, et qu'il peut nous donner pour preuve de sa conduite et de la manière dont il a été accueilli dans ces différentes cours, le chevalier de Coubwow qui était chargé des affaires de France en Russie ; que voulant passer de Pologne en Angleterre, il a passé par Strasbourg.

Incité, si c'est à Strasbourg qu'il a fait la connaissance du cardinal de Rohan, a répondu que c'est à Strasbourg.

A luy demandé si le cardinal ne lui a pas témoigné la plus grande déférence et les plus grands égards :

A répondu qu'ayant été quelque temps à Strasbourg et s'y étant entièrement adonné à procurer les secours de son art à tous ceux qui avaient recours à luy, particulièrement aux pauvres. expose que le cardinal voulut le voir et l'a engagé à venir chez lui relativement à un asthme qu'il ressentait, qu'ayant été dans le cas de guérir un secrétaire de M. le marquis de Salle qui avait la gangrène extérieure et intérieure.

M. le cardinal l'a engagé et forcé de venir à Paris pour être employé par M. le prince de Soubise, mais étant obligé de donner des audiences et des conseils à une quantité prodigieuse de monde qui l'a, pour ainsi dire, assiégé, et que, de là, il est retourné à Strasbourg. M. le cardinal, content de la manière dont il se conduisait, luy a marqué les plus grands égards.

Incité s'il n'a pas dès ce temps persuadé au cardinal qu'il avait des secrets particuliers pour le faire réussir dans tout ce qu'il désirait :

A répondu que non.

Incité s'il connaît la dame Lamotte, et dans quel lieu il a fait la connaissance :

A répondu qu'il l'a connue chez le cardinal, qu'un jour à Strasbourg il croit qu'elle est venue lui demander des nouvelles d'une dame de Boulainvilliers, — et si elle était à Strasbourg, qu'il luy répondit que non qu'elle la trouverait à Saverne.

Incité s'il n'est pas venu s'établir à Paris au mois de janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq:

A répondu que oui, et qu'il y est arrivé le trente.

Incité, si lorsqu'il est arrivé à Paris, il avait quelque fortune, et en quoi elle pouvait consister :

A répondu qu'en venant à Paris, il y avait apporté suffisamment d'argent pour s'y établir, qu'il s'est logé au palais royal, à raison de quinze louis par mois, qu'il y est resté à peu près vingt jours sans en sortir, mais recevant ses amis, que M. le cardinal est venu l'y voir plusieurs fois, qu'il lui a conseillé d'en partir, lui a offert un appartement chez lui et l'a déterminé

à prendre une maison, qu'en ayant trouvé une qui lui convenait rue Saint-Claude, au Marais, il a chargé le de la louer. Il l'a fait meubler petit à petit et de procéder à tous les arrangements et à prendre les tempéraments convenables pour payer, et lui a donné de l'argent de temps en temps ainsi que pour les frais de son carrosse. M. le cardinal est venu l'y voir dans les commencements trois ou quatre fois par semaine, et venait souvent prendre les repas chez luy.

Incité, si ce n'était pas le cardinal qui pourvoissait à la dépense de la maison — a répondu que non, que c'est toujours luy répondant qui payait la dépense, mais que le cardinal amenait de temps en temps des gens qui luy étaient attachés comme
à dîner avec luy. Le cardinal faisait venir un ou deux plats de chez luy, mais que luy répondant comptait tous les jours et payait de sa poche.

Incité si dans le mois de janvier mil sept cent quatre-vingt-cinq, le cardinal ne lui dit qu'il allait acheter un collier de diamants pour la Reine et s'il ne lui montra pas ses conditions du marché.

A répondu que le collier était acheté avant qu'il fut arrivé à Paris, qu'il n'a pas vu le collier ny le marché qui a été fait, que tout ce qu'il sait, c'est que le cardinal luy a dit qu'il avait eu des ordres d'acheter ce collier qui était de quinze à seize cent mille livres, que lui répondant lui a demandé esque vous avez payé cela ; non, dit-il, des arrangements sont faits et les bijoutiers sont contents, j'ai été à Versailles, j'ay porté le collier chez Madame Lamotte où la reine

doit venir, nous l'avons attendue pendant quelques temps ; un homme est venu disant que la reine ne pouvait pas monter ; il a remis une lettre qui contenait des ordres de la reine de remettre le collier, qu'il ne s'était pas trouvé avec l'homme à qui on a remis le collier et luy a dit que cet homme s'apelait Descland ou Dacland, garçon de la chambre. Le répondant a voulu lui faire quelques raisonnements sur ce que le cardinal luy a dit que c'était une affaire faite, il répondit au cardinal, ce n'est pas la peine de m'en parler : — interpellé de déclarer s'il a vu le marché du collier avec les aprouvés et la signature de la reine.

A répondu que lorsque le cardinal lui a parlé pour la première fois du collier, il ne luy en a point montré le marché qui avait été fait, qu'il ne l'a vu qu'à la fin de juillet, quinze jours avant la détention du cardinal, qu'à cette époque, le cardinal luy avait témoigné quelques inquiétudes. Le répondant luy a dit : est-ce que vous n'êtes pas bien sûr de ce qui a été fait. Pour lors, le cardinal luy montra le marché où il a vu les avances et les signatures de Marie-Antoinette de France : il dit au cardinal que cela ne lui paraissait pas bien clair, que la reine ne devait pas signer ainsi, qu'à raison de sa place de grand aumônier il devait le savoir, qu'il y avait à parier qu'il était trompé, que le cardinal ne voulut pas le croire ; il insista et luy dit, vous êtes trompé, vous n'avez pas d'autre parti à prendre que d'aller vous jeter aux pieds du Roy, dire ce qui s'est passé, à quoi il répondit, eh bien, si je le fais, cette femme sera donc perdue, qu'il ne voulut pas y consentir.

Le répondant luy dit, si vous ne voulez pas le faire, un de vos amis le fera pour vous, ce que le cardinal a encore refusé.

A luy représenter le marché du collier on fait les aprouvés et la signature de Marie-Antoinette de France, contenant les conditions et propositions du marché. L'avons sommé de le reconnaître et de nous déclarer si c'est le même que celui que le cardinal luy a montré et sommé de le parapher.

A répondu après l'avoir examiné qu'il ne peut dire si c'est le même qu'il a vu, attendu qu'il luy a pas fait d'attention parce que cela ne lui intéressait et ne veut le parapher, le considérant comme inutile le fait du dit marché n'a pas été paraphé par luy.

Le répondant incité comme ci-devant, s'il n'est pas à sa connaissance que quand le cardinal a été en possession du collier, il l'a fait démonter et a dissipé diamants.

A répondu que non.

Incité si dans le mois de mars dernier la dame de Lamotte ne s'est pas trouvée un jour chez le cardinal avec luy répondant.

A répondu que oui.

Incité si deux jours après la dame de Lamotte ne retourna pas chez le cardinal avec sa nièce et si le cardinal ne dit pas à la dame de Lamotte de prier luy répondant de luy faire voir une chose qui lui ferait grand plaisir.

— A répondu qu'il croit que c'est le lendemain qu'il a vu chez le cardinal la dame de Lamotte avec une jeune fille, mais que le surplus de notre demande est faux,

Incité s'il n'y avait pas dans la chambre du cardinal vingt ou trente bougies d'allumées.

-- A répondu qu'il y en avait comme il y en a ordinairement chez un prince, sans rien de plus.

Incité s'il ne fit pas mettre à genoux la jeune fille qui était avec la dame de Lamotte et ne luy fit pas promettre de ne révéler jamais à personne ce qu'elle allait avoir le bonheur de voir.

A répondu jamais, oh que non.

— Incité s'il n'a pas sacré cette jeune fille d'un cordon blanc au bas, vert et noir et d'un cordon blanc desquels il y avait une croix et un crachat, et un tablier banc sur lequel il y avait différents ordres.

A répondu que non, il se rapèle seulement que le cardinal a pris quelques rubuns qui étaient dans la chambre et luy a mis et luy remis pour cette jeune fille pour luy en faire présent, mais il n'y avait pas de ces cordons banc et noir, croix, ni tablier.

Incité s'il ne luy posa pas son épée sur la tête et ne lui fit pas prononcer ces mots : je t'ordonne au nom du grand Cofte et des anges Michel et de me faire voir tout à l'heure tout ce que je voudrai.

— A répondu que c'est très faux.

Incité s'il ne la fit pas passer derrière ou devant où était une table et une bouteille d'eau très claire et s'il ne luy fit pas mettre la main dessus la bouteille.

A répondu que cela est vrai, qu'il va nous expliquer le fait tel qu'il s'est passé, que la dame de Lamotte lui a dit qu'elle était fort bien avec M. le cardinal et qu'elle était aussi fort bien avec une grande dame de la Cour, que cette grande Dame était grosse

et qu'on lui avait prédit ainsi qu'à une autre dame de la Cour, qu'elles mourraient en couche, que cette seconde dame était morte et que donnait beaucoup d'angoisse dans l'esprit de la grande dame, qui craignait qu'il ne lui en arrivât autant, qu'elle serait fort aisée de pouvoir,
et pour cela, elle avait recours à luy répondant, sachant qu'il avoit beaucoup de connaissances.

A quoi il répondit, Madame, mes connaissances sont dans la physique médicinale et quoique je ne crois pas beaucoup au magnétisme, je m'imagine qu'il peut avoir beaucoup plus d'effet sur des enfants, par là on peut peut-être découvrir quelque chose en donnant la catalepsie.

Ce qu'il dit parce que le cardinal était convenu avec lui de dire ces choses afin de remettre les esprits de la grande dame contente, il dit en conséquence à la dame de Lamotte, si vous voulez amener demain un enfant, quelqu'un de sûr, nous ferons l'expérience; la dame de Lamotte revint le lendemain au soir avec sa nièce; je lui demandai si elle était bien persuadée de son innocence, à quoi ayant répondu que oui, il demanda à la nièce si elle avait toujours été bien sage, si elle aimait bien Dieu, si elle n'avait jamais manqué à ses père et mère et d'autres choses semblables pour lui faire voir que si elle ne viroit pas ce qu'on allait lui demander ce serait une preuve qu'elle ne serait pas innocente, pour lors il la fit passer derrière un paravent et lui fit mettre la main sur une bouteille en lui disant, si vous êtes innocente, vous allez voir de belles choses, et si vous ne l'êtes pas, vous ne verrez rien et

il luy dit frappez avec votre petit pied innocent, qui est-ce que vous voiez, rien ; le répondant frappa du pied et dit c'est une preuve que vous ne sieiés pas innocente ; elle commença à dire eh bien, Monsieur, je vois, je vois ; que voies vous, la Reine ; le répondant fut étonné et dit : comment est-elle habillée, de blanc, je dis, elle est grosse, je vois l'estomac enflé, elle donna pour lors le détail exact de la Reine, il resta encore plus étonné et luy dit, voyez si elle baisse la tête, c'est qu'elle accouchera heureusement, ce sera une marque que vous êtes innocente, la Reine accouchera heureusement, après cette question finie, Mme de Lamotte, sa nièce et le cardinal firent une collation : observa le répondant qu'il n'y a eu aucun serment de demandé, aucune cérémonie et qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans la chambre, qu'il pouvait attester pour ceux-là qui était entré dans sa chambre un quart d'heure auparavant et d'autres personnes qui y sont entrées après, que le cardinal nommé ajoute que cette cérémonie a été répétée une seconde fois le lendemain avec un enfant et à l'instigation du cardinal pour rendre la dame de Lamotte satisfaite et remettre les esprits de la grande Dame.

Incité si après cette dernière scène finie, l'enfant étant sortie, on apporta pas une table, s'il ne posa pas sur cette table une grande quantité de lumières en croix avec un poignard, différentes médailles, des croix de Jérusalem et de Saint-André et s'il ne fit pas poser de Mme de Lamotte la main dedans, en lui faisant jurer que de sa vie elle ne dirait rien de ce qu'elle

voyait, de ce qu'elle entendait et de ce qui allait luy être proposé.

— A répondu que ce sont trois faussetés, qu'il en a les preuves convaincantes ainsi qu'il vient de nous le dire pour les personnes qui sont entrées avant et après et pour toutes les personnes de la maison du prince.

Incité s'il ne dit pas au cardinal allez donc prince, si le cardinal n'alla pas à son secrétaire et n'en rapporta pas une châsse en bois blanc ovale, s'il ne dit pas au cardinal, il y en a encore une, apportez-la, et si le cardinal l'apporta pas, si ces deux châsses n'étaient pas remplies de diamants, si le cardinal ne demanda pas en sa présence à la dame de Lamotte si son mari voudrait bien aller en Angleterre et n'ajouta pas, voici des diamants j'en sais le prix, recommandez à votre mari que s'il ne les vend pas, il ne les rapporte pas ici, dans l'hôtel.

— A répondu que tout cela est très faux.

Incité s'il n'est pas vrai que le cardinal donnait à là femme de luy répondant des diamants, si de luy n'en a pas vu beaucoup et si ces diamants proviennent du collier.

A répondu qu'ayant rapporté un bijou très rare et précieux en or et diamant qui fait une somme, une bague dans laquelle il y a un carrillon fort curieux le cardinal l'ayant trouvé fort beau, il a prié le cardinal de l'accepter, ce que le cardinal a fait et qu'ayant voulu lui témoigner sa reconnaissance il luy donna quelques objets en retour, le cardinal lui a donné différents bijoux à l'occasion des fêtes, bijoux en dia-

mants, savoir un petit Saint-Esprit. L'entourage du portrait de lui répondant et une chaîne garnie de diamants et une petite montre qu'il a fait vendre différentes fois, mais que le cardinal l'a forcé de garder, qu'au surplus tous les diamants sont de sa femme et de luy, que sa femme n'en a jamais eu d'autres et que les taux sont connus dans toutes les cours où il a voyagé.

Incité s'il n'a pas persuadé au cardinal que sa femme était l'intime amie de la Reine, qu'elle la voioit souvent et avait une correspondance suivie avec elle.

A répondu qu'il ne l'a jamais dit, que sa femme ne connaît pas la Reine, qu'elle n'a jamais été à Versailles, qu'elle ne pouvait avoir de correspondance avec personne, ne sachant pas écrire.

A luy représenté la copie d'un billet contenant des propositions relatives au collier et si ce n'est pas à lui ou à sa femme que ce billet a été envoyé par le cardinal, et après l'avoir examiné, dit qu'il ne le connaît pas, que c'est la première fois qu'il le voit et ne veut le parapher, le regardant comme inutile.

— Incité s'il n'a pas persuadé au cardinal qu'il le ferait devenir, a répondu que non et qu'au lieu de luy persuader de s'élever il luy a au contraire conseillé de rester dans son état.

— Incité si le cardinal ne lui a pas remis ou à sa femme une partie des diamants provenant du collier ou le prix de la vente de ces diamants.

A répondu que non, que ces actions ont toujours été publiques depuis qu'il est ici et qu'il n'a jamais vendu ni acheté de diamants et qu'il n'a que ceux qu'il a apportés avec luy.

— Incité s'il n'était pas sur le point d'acheter une maison de cinquante mille écus qu'il payroit comptant.

A répondu que non.

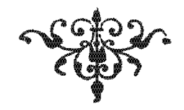
A lui représenté que d'après ce qu'il nous a dit qu'il a toujours exercé la médecine gratuitement et plus en faveur des pauvres que d'autres, il est étonnant qu'il puisse fournir la dépense qu'il fait et à luy demandé d'où provient sa fortune.

A répondu qu'il la tient de différents banquiers et qu'il a des ressources considérables partout où il va, au surplus a toujours payé exactement ce qu'il devait et n'a laissé aucune dette nulle part.

In cité s'il veut croire les témoins. A répondu oui s'ils disent la vérité.

Lecture faite . . . . ont signé :

P. Téton, Le Comte Cagliostro.



ÉTUDE COMPARATIVE

DES

Thérapeutiques Magnétiques, Magiques, Théurgiques

(Suite.)

Et pour être compris, il nous faut dire pleinement notre pensée sur ce qu'est la maladie et, en général, la souffrance et l'épreuve.

Tombés un jour, par notre égoïsme, jusqu'au fond de la matière, — qui n'est, après tout, que le resserrement de la primordiale expansivité — nous avons derrière nous une éternité de ténèbres et devant, une aube éternelle. Nous marchons vers cette clarté. Mais que de fois nous avons trébuché, que de fois dans nos luttes, nous avons été vaincus ! Et l'inéluctable loi du choc en retour s'est alors appesantie sur nous. Car nous sommes libres d'être cruels, libres d'être mauvais, et rien n'arrête notre main prête à frapper.

Mais « qui se sert du glaive périra par le glaive ». Et nous allons toujours plus lourdement courbés sur le faix croissant de nos erreurs. Ce que nous souf-



frons, c'est nous qui l'avons voulu et les chaînes qui nous lient à l'épreuve sont l'œuvre de nos mains. Nos passions se font cancers et nous rongent, nos vices se font chancres et nous dévorent. Et c'est en nous qu'est l'origine de l'épreuve et de la maladie.

Qu'on ne voie pas là une loi cruelle et mauvaise qui fait de la vie un éternel enfer. C'est une loi tutélaire qui veut que nous souffrions le mal que nous avons voulu, afin de faire la triste expérience de ce qu'est amère la douleur et de ce que doit être douce la pitié. Mais si nous devions payer tout ce que nous devons ainsi, les jours brahmaniques se succéderaient sans voir la fin de nos maux. Ceci n'a pas été voulu. La loi de miséricorde et de clémence brille à notre horizon et brise, pour une larme de repentir vrai, les clichés les plus douloureux. On pourrait dire que c'est notre entêtement qui fait notre mal et affirmer que le jour où nous serons comme de petits enfants, faciles et sincères comme eux au bon vouloir, la Paix se fera en nous et hors nous.

Le mal est donc notre œuvre et réside dans notre esprit. La guérison est l'œuvre divine et ne peut venir que du Plan de l'absolu.

La magie même qui s'élève si haut par son vouloir, n'atteint pas ce plan. C'est pourquoi au milieu de ses dangers, elle échoue et ne fait que dévier les réalisations ultimes et matérielles sans changer les effets spirituels. Seule la prière atteint parfois ces hauteurs. Mais de quelle pureté, pour être plus légère, ne doit-

elle pas être revêtue !... N'est-ce pas un grand orgueil de penser que notre prière peut intervenir efficacement ? Il est évident qu'en tant qu'individu, nul ne peut se dire et se croire plus que son frère. Nous venons tous de la même ombre et marchons tous vers la même gloire. Mais pourtant parmi nous, il est des riches qui peuvent payer pour les pauvres et des aînés qui doivent soutenir leurs cadets. C'est ce que fait celui qui prie.

Aimer, c'est être riche. Prier, c'est distribuer ce trésor d'amour. Trésor du reste inépuisable et toujours accru par le don qu'on en fait. Ceci ne sera point compris et exprime pourtant la réalité stricte. Même inexaucées, notre prière et notre pitié servent à quelque chose. L'intention qui nous pousse à joindre les mains nous est acquise et c'est une force bénéfique dont nous disposons.

Mais qui sait prier sur la Terre ? Personne. Nous ignorons si profondément le plan de Vie que l'aile de notre pensée ne sait s'y diriger. Il faut le plus souvent que l'Invisible nous prenne en pitié et seconde notre balbutiement pour qu'il soit formulé en mots vivants. Prier pour un être, c'est en avoir pitié sur tous les plans, et s'oublier complètement pour lui. C'est être prêt à faire soi-même, pour le secourir, le miracle qu'on réclame de l'Incognoscible. Combien sont capables de cette prière ardente et de cet holocauste d'eux-mêmes, de cet élan sublime où l'être physique, l'être astral et l'être spirituel, fondus au même feu d'amour ne font plus qu'une seule lumière divine.

Combien peuvent ne plus se souvenir d'eux-mêmes et vivre la souffrance de leur frère et crier pardon pour lui de la même voix dont ils crieraient pour eux !

Et pourtant quelqu'admirable que soit cette prière, elle pourrait ne pas suffire pour être entendue. Car, pour atteindre à la Lumière, notre pensée doit se faire rayon et participer de l'essence sereine de la clarté d'en Haut. Malheur à nous si, dans notre désir, l'exigence chante trop haut ou si le doute ricane aux mots que nous disons. Car l'éternel absolu ne peut vibrer qu'aux larges ondes d'amour qui montent d'un cœur puissant. Le calme seul est entendu dans l'Immuable.

Mais une prière faite dans de telles conditions, nous pouvons l'affirmer, est toujours exaucée. Le Verbe humain fait alors des miracles. Physiques ou moraux, les maux disparaissent et les plaies se ferment. Et ceci, instantanément, irrésistiblement. Si l'on pouvait établir une proportion entre les diverses puissances que nous avons examinées, on pourrait écrire : le Magnétisme est à la Magie, ce que cette dernière est à la Mystique ou théurgie.

Une autre comparaison fera mieux comprendre la grandeur, la puissance et la difficulté de cette dernière façon d'opérer.

Pour magnétiser, il suffit d'être sain ; pour agir magiquement, il suffit d'être intelligent, pour prier, il faut être bon.

C'est pourquoi le magnétisme est à la portée de tous et pourquoi ses effets sont relativement restreints.

Tandis que l'adepte de la magie ne se rencontre que rarement, doué qu'il doit être par la nature pour lui commander et agir puissamment sur elle-même a longue distance. Aux prix de quelles fatigues, ceux-là seuls qui ont essayé les phases du rituel peuvent le dire ! Quant au mystique, humble parmi les humbles, il passe au milieu de nous, doux illuminé qu'on méconnaît et dont le contact pourtant est infiniment chaud et consolateur. Il passe, et « par hasard » les maladies guérissent et les larmes tarissent et quand il est passé, lui-même ne se souvient plus de quelles douleurs son âme eut pitié.

Nous avons écrit : la Prière du mystique est toujours exaucée. C'est façon de parler : elle est entendue. Ses effets sont toujours favorables à celui qui en est l'objet. Mais si haut qu'elle retentisse en Dieu, la voix qui prie n'obtient pas toujours la chose précise qu'elle demande ; car nos voix sont des voix d'erreur et nous nous adressons à la Sagesse. Il ne suffit pas que nous atteignions les hauteurs sereines du divin pour que soit exaucée notre supplique. Il faut encore que notre demande ne risque pas, en ses conséquences, de ménager des épreuves plus douloureuses à celui que nous voulons soulager.

C'est pourquoi la prière, toute ardente qu'elle soit, ne nous paraît pas toujours écoutée. C'est une erreur. Mais de ce que nos sens bornés croient nos réclamations justes et utiles, il ne s'en suit pas qu'il en soit ainsi pour celui qui voit s'étendre le cycle ininterrompu de notre existence, manifesté par la succession de nos vies.

C'est l'explication des échecs multiples de qui suit cette voie. Tantôt sur un seul de ses gestes, il voit le mal s'enfuir et l'angoisse disparaître; d'autres fois, malgré son désir et l'agenouillement de son âme, le mal résiste, la douleur continue. C'est que l'heure n'était pas venue.

Est-ce donc à dire qu'il faille attendre et que le plan divin — source de toute miséricorde et pardon — n'agissant jamais qu'à l'heure utile, il faille se désintéresser des souffrances rencontrées ?

C'est ce qu'arrivent à croire certains dont l'âme chavire définitivement au fatalisme. Ceci n'est pas la vraie voie. Car, même en supposant — ce qui n'est pas — que notre prière fût chose superflue sur le plan divin, nous avons assez expliqué les puissances créatrices de la pensée, pour ne pas comprendre quelle force utile et bénéfique pour tous, forme, dans les plans inférieurs, une véritable prière.

Qu'on songe, en effet, au niveau général de la mentalité, et on comprendra quelles créations difformes, morbides et maléfiques en doivent émaner. On se dira que le monde ignoble des larves hideuses que chacun de nous procrée à chaque heure, doit laisser sur la terre une ambiance putride et délétère. Et on comprendra peut-être alors pourquoi s'accroissent les nerveux, les vicieux, les inconscients monstrueux. Dans ce grouillement horrible de ténèbres, la prière qui passe est une lumière et un assainissement. Dans son sillage éclatant, meurent les larves par milliers. Près de leurs suggestions de haine, d'envie et de luxure, elle murmure sa parole d'amour : au fond

de l'ombre de nos réalités, elle apporte l'aube de son rêve.

Conclusion.

Lecteur, encore un mot pour conclure.

Partis de la science exacte, nous venons d'atteindre la mystique. Que retenir de tout ceci ?

Peu de chose et seulement ce qui convient à ton tempérament. Il n'est pas donné à tout le monde d'être mage ou mystique. Si tu sens ta volonté trop faible et ta foi trop chancelante, n'aborde pas ces régions. Oublie les pages où il en fut parlé. Évite seulement de rire de ce que tu ne peux comprendre.

Au fond, aucune méthode n'est mauvaise. Le thérapeute devrait même les connaître toutes ; car leurs combinaisons offrent des ressources merveilleuses. C'est pourquoi, si la mystique demeure quand même la connaissance aînée et rayonnante, on n'en doit pas moins pénétrer les sciences cadettes et relativement inférieures. Elles sont moins haut situées et plus à la portée des hommes.

Et du reste, nul ne peut se dire qu'il est assez saint, assez pur pour que sa prière soit souveraine. Cette idée seule éloignerait de lui les influences salvatrices qu'il invoquerait. C'est dans l'humilité de la paix intérieure que se formule le verbe mystique qui vient dynamiser le geste extérieur.

Prends donc, lecteur, la méthode qui sera le mieux à ta portée, car rien n'est mauvais de ce qui est. Syn-

thétise même les procédés suivant les cas et suivant tes dispositions intimes, ce sera le mieux. Seulement, garde au cœur une immense et douce pitié pour ceux qui souffrent. C'est cette pitié qui fera descendre vers toi les forces secourables et qui multipliera l'efficacité de tes efforts.

Qui que tu sois à l'extérieur, reste mystique à l'intérieur. Non pas toujours et dévotement incliné aux autels du Dieu révéré, mais mystique au sens ésotérique du mot, c'est-à-dire sachant la somme de forces utilisables contenues dans ce mot : Aimer.

Hors lui, les autres sont à peu près illusoires et vains. Ils bercent notre orgueil de chimères et notre âme d'incertitude.

Lui seul est la vraie Force et la vraie voie, car c'est un mot de lumière et de confiance.

Lecteur, si tu l'as compris, tu viens de faire un pas sur le chemin éternel de la Vérité.

E. DACE.

APPENDICE

Note sur l'étude du plan astral par le Tarot.

Le Tarot est le livre de toute science. Il représente et résume l'univers comme l'homme. Pour qui sait lire toutes choses sont écrites en lui.

Il est issu de trois mères אמש, qui schématisent le

mot secret Azoth אזת. On sait que ces trois lettres se rapportent aux trois sphères, terrestre, planétaire et zodiacale qui correspondent elles-mêmes aux trois plans : divin, astral et physique.

Le divin est ternaire, א.

L'astral est septenaire, ז.

Le physique est duodenaire, ת.

Et ces trois lettres sont le reflet l'une de l'autre dans leurs plans respectifs.

א, synthétise l'esprit, point où deux routes aboutissent, l'une qui vient de Dieu, l'autre qui y retourne. C'est une lumière pure qui se polarise en deux rayons, l'un négatif et qui reçoit, ב, l'autre positif et qui transmet, ב.

L'esprit est donc 1. 2. 3.

En-dessous de cette clarté sont les écorces qui la vêtent et lui donnent une forme. Ces écorces sont ou subtiles, et reçoivent les sept influences stellaires qui se résument dans le ז; ou physiques et viennent des douze animaux exprimés par le ת. Mais le ת est un quadruple ternaire et se rattache par le quaternaire aux écorces astrales, qui, elles aussi, se lient par un triple nœud au ternaire spirituel.

C'est pourquoi 7 est formé de 4 et 3, et se polarise positivement en haut et négativement en bas, reflétant l'esprit qui est actif et le corps qui est passif.

ז centralise les courants qui viennent du bas et du haut et qui vont en haut en bas. Il fait en astral fonction de Z. Il est par lui-même bi-polaire comme l'unité qui est en elle-même et par elle-même, mais qui reçoit, transforme et renvoie l'influx divin.

Son ternaire supérieur et positif doit donc être formé de trois nombres positifs ou impairs, son quaternaire inférieur et négatif sera au contraire formé de quatre nombres négatifs ou pairs.

Comment les trouver? En suivant la méthode la plus simple qui est la plus naturelle. Le Tarot reflète la nature, et la nature est simple. Après le ternaire spirituel vient le septenaire planétaire : 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. ou ד. ה. ו. ז. א. ט. י.

Mais l'astral est par essence le lien du binaire. On conçoit donc que les courants centralisés au ז soient eux-mêmes bi-polaires.

C'est ce qui se produit. Tandis que l'esprit ne reçoit d'en haut qu'un seul courant, l'astral reçoit un courant supérieur d'essence spirituelle (5. ה), auquel se joint une force venue de l'ambiance réalisée (4. ד). Et ce double influx enveloppant et dynamique (5 + 4), aboutissant au ז ע, prend la matière à son ultime degré de chute (5 + 4 + 7 = 16 = ע).

Cette matière inférieure vient des sphères physiques et est double elle-même (6. ו)(1). Mais en ז elle se transforme (7 + 6 = 13 = ם), et prend vie.

Ce ז, comme nous l'avons dit, est le point central où aboutit et d'où part tout mouvement. Nous avons vu comment l'involution des courants supérieurs concourt à la transformation des éléments matériels. Dans quel sens a lieu maintenant cette transformation ?

Les nombres vont le dire.

De ז, part un triple courant qui se dirige en 8. 9. 10. ou ח. טי.

Le courant matériel, après s'être transformé en 7, redescend équilibré (8. ח), en un mouvement circulaire vivant (7 + 8 = 15 = ס). Du reste ז et ח formaient déjà un mouvement de vie (6 + 8 = 14 = נ), propre à la matière qui est simplement venue s'équilibrer, s'harmoniser et se compléter au contact vivifiant du ז (14 + 7 = 21 = ת). A moins qu'on ne prenne 21 comme égale à la lamme qui vient la 21me et qui porte le ש, auquel cas on peut conclure que ce courant matériel est venu se polariser et se transformer en vie organique.

Au fond les deux sens sont vrais et complémentaires.

Le courant partant vers le 9. ט, forme une enveloppe matérielle pour ainsi dire (7 + 9 = 16 = ע), mais qui ne doit pas tarder à évoluer vers des devenirs plus subtiles (9 + 10 = 19 = ק).

Enfin le courant évoluant vers le 10 ou י, est l'expression du principe de notre rayonnement astral. C'est notre verbe en action (7 + 10 = 17 = פ). Mais il ne faut pas oublier que la clef du 10 est dans le 4 (1 + 2 + 3 + 4 = 10), ce qui veut dire que notre influx rayonnant varie suivant l'afflux ambiant que nous recevons. Du reste י ד (10 + 4 = 14 = נ) expriment aussi un mouvement de vie, comme ט ח (5 + 9 = 14 = נ), en forment un autre.

Pour terminer, disons encore que l'astral supérieur est bien un reflet de l'absolu (5 + 7 + 9 = 21 = 3 ou ה = ב) et que l'astral inférieur est lui aussi un reflet 4 + 6 + 8 + 10 = 28 = 10 ou ז.

Du reste l'astral tout entier exprime 4 + 5

+ 6 + 7 + 8 + 9 + 10 = 49 = 13 = 4 ou ז

49 = ט ם, lieu des transmutations de l'homme; enveloppe où se font les transmutations.

13 = ם, les transmutations.

4 = ד, la réalisation.

Tels sont les quelques mots que nous avons voulu ajouter. Au chercheur d'adapter ces principes. Les trois tableaux qui suivent lui désigneront la voie.

Ed. Dace.

Circulations vitales.

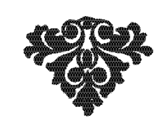
7. Poitrine, cœur et poumons.
5. Circulation nerveuse du grand sympathique.
4. Respiration.
6. Lymphe et sang veineux.
8. Vie physique (sang artériel).
9. Vie nerveuse.
10. Vie magnétique.

Corps astral.

7. Grand sympathique.
5. Courant spirituel.
4. Courant astral ambiant.
6. Courant produit par l'astral des cellules.
8. Matière astrale involuant vers les cellules.
9. — — évoluant vers le plan spirituel.
10. — physique astralisée rayonnante.

Plan astral.

7. Matière astrale ou essence élémentale.
5. Influence divine en astral (Le Verbe).
4. — cosmique (Fatalité).
6. — venant de l'homme (Volonté).
8. — sur l'homme (Magnétisme).
9. — théurgique (Prière).
10. — sur la nature (Magie).



ÉLÉMENTS D'OCCULTISME

« La Sagesse, qu'on a toujours regardée comme le Verbe divin, fils de Dieu, parle ainsi dans les *Proverbes*. Quand il préparait les cieux, j'étais là; quand il donnait aux abîmes une loi et une limite, quand il établissait le firmament et qu'il distribuait avec mesure les sources des eaux, quand il mettait un frein à la mer et posait une loi aux flots, afin qu'ils ne dépassassent pas leurs limites, quand il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui arrangeant toutes choses, je me délectais chaque jour me jouant devant lui, en tout temps jouant dans l'univers, et mes délices seront d'être avec les enfants des hommes. N'est-ce pas la variété et la distinction des êtres (1)? » On se rappelle que le Verbe, c'est la forme. « Quant à l'Esprit saint, lorsqu'il apparaît, c'est pour éclairer, c'est lui qui inspire les *poètes-prophètes*, qui dévoile l'avenir, ôte le bandeau de l'obscurité de devant les yeux. Lorsque Dieu promet l'effusion de son esprit saint, voici les effets qu'il annonce devoir suivre : « Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront

(1) *Harmonies de l'Être*, t. I, p. 40.

des songes et vos jeunes gens, des visions : Et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ, senes vestri somnia somniabunt et juvenes vestri visiones videbunt (Joël) (1). »

Le nombre 3, c'est le mouvement qui fait équilibre en passant successivement d'un point à un autre. Le nombre 4, c'est l'équilibre parfait, c'est le carré, le positivisme, le réalisme, Quatre, en magie, c'est le cube, le carré. Quatre est l'image de la terre, le quaternaire est la conséquence du ternaire ; le ternaire, c'est l'esprit, le mouvement, la résistance qui amène naturellement le quaternaire, la stabilité, l'harmonie. Pour les anciens kabbalistes, le nombre 4 renfermait les quatre éléments. Les quatre points cardinaux astronomiques sont, relativement à nous, le oui ou le non de la lumière : l'orient et l'occident, le oui ou le non de la chaleur : le midi et le nord disent les kabbalistes. Le nombre 4, c'est la croix. Les disciples de Pythagore ont cherché dans les nombres des propriétés dont la connaissance les pût élever à celle de la nature : propriétés qui leur semblaient indiquées dans les phénomènes des corps sonores. « Tendez une corde, disaient-ils, divisez-la successivement en deux, trois, quatre parties, vous aurez dans chaque moitié l'octave de la corde totale ; dans les trois quarts, la quarte ; dans les deux tiers, la quinte : l'octave sera donc comme 1 à 2 ; la quarte comme 3 à 4, la quinte comme 2 à 3. L'importance de cette observation fit donner aux

(1) *Ibid.*, p. 41, t. I.

nombres 1, 2, 3, 4 le nom de sacré quaternaire.

D'après ces découvertes, il fut aisé de conclure que les lois de l'harmonie sont invariables et que la nature a fixé d'une manière irrévocable la valeur et les intervalles des tons (1).

« Mais, comme tout est dans tout, comme la nature n'a qu'une seule loi, dans le système général de l'univers, comme elle est tout harmonie et simplicité, on en vint à conclure avec raison que les lois diverses qui régissent l'univers devaient se découvrir en cherchant leur rapport avec celles de l'harmonie. Bientôt, dans les nombres 1, 2, 3, 4, on découvrit non seulement un des principes du système musical, mais encore ceux de la physique et de la morale, tout devient proportion et harmonie ; le temps, la justice, l'amitié, l'intelligence, ne furent que des rapports de nombres, et comme les nombres qui composent le sacré quaternaire produisent en se réunissant (en s'additionnant) le nombre 10, le nombre 4 fut regardé comme le plus parfait de tous par cette réunion même (2). » Nous avons dit que le nombre 4 représente les quatre éléments reconnus par les kabbalistes ; 4, c'est donc la terre, la forme ; 1 est le principe de vie, l'esprit ; par conséquent, 5 c'est 4 et 1 ; 5 c'est donc l'esprit dominant les éléments, c'est la quintessence.

Aussi, le pentagramme (étoile à cinq pointes) exprimait-il cette domination. Aussi, le pentagramme

(1) *Voyage d'Anacharsis*, t. III, p. 183, Paris, 1809.

(2) Aristote, opera omnia quæ exstant græce et latine. *Métaph.*, t. IV, liv. I, ch. V, p. 269, Parisiis, 1539.

à cinq pointes est-il le nombre de Jésus, dont le nom a cinq lettres, c'est le fils de Dieu se faisant homme, c'est Jéhova incarné. C'est à l'aide du signe du pentagramme que les kabbalistes prétendent enchaîner les démons de l'air, les salamandres, les ondins et les gnomes. Le pentagramme, c'est l'étoile flamboyante des écoles gnostiques, mais c'est aussi, selon que l'esprit sera plus ou moins pur pour diriger la matière, le bien ou le mal, le jour et la nuit. Cinq, c'est l'esprit et ses formes.

La magie noire se sert du pentagramme, en mettant en l'air deux de ses pointes, qui représentent l'antagonisme du bien et du mal, l'immobilité et l'ignorance, puisque le pentagramme étant ainsi placé, ces deux cornes dominent le ternaire qui, représentant l'influence de l'esprit divin, se trouve renversé. Cinq devient ainsi un nombre funeste, un nombre mauvais placé sous le nom de Geburah, qui est le nombre de l'antagonisme, de l'autonomie, de la liberté excessive et dont l'antagonisme provoque la rigueur. Le pentagramme représente le corps humain dont la pointe supérieure représente la tête ; si la tête est en bas, c'est un signe de folie. La main qui est un petit monde, donne aussi l'explication du nombre 5 : le pouce représente l'intelligence qui domine la matière représentée à son tour pour les quatre doigts, qui, sans le pouce, deviendraient presque inutiles. Le pouce positif s'oppose aux doigts négatifs. Le pouce, c'est donc l'esprit, c'est l'intelligence humaine donnant une valeur, une utilité aux quatre doigts, qui représentent la matière.

Les quatre membres qui font l'organisation de

l'homme si complète sont régis par la tête comme les doigts par le pouce, c'est toujours l'esprit et ses formes; maintenant, la tête peut donner une direction bonne ou mauvaise.

Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour exprimer le nombre 5.

Nous croyons devoir laisser ici une note écrite en marge, en corrigeant les épreuves, par notre éditeur, M. Dentu. Nous sommes heureux de voir des réflexions de cette valeur surgir de la lecture de notre livre. Dieu veuille qu'elle puisse en éveiller de semblables chez tous nos lecteurs ! Voici cette note : « La lecture de ce livre ouvre à la pensée de vastes horizons. Ainsi, d'après ce qui est dit ici, en élevant d'un degré, c'est-à-dire en plaçant au premier monde les qualités attribuées au pouce, ces qualités devenues divines représenteront : la volonté, la foi; la logique, l'espérance fondée sur la raison; et l'amour, la charité. Tandis que les qualités données par les autres doigts, même en les plaçant au premier monde, donneront des qualités humaines, c'est-à-dire d'une valeur presque nulle aux yeux de l'Éternel. Ainsi, la religion, la prudence, l'art, la science dont on fait grand cas sur la terre et qui rendent illustres, seront effacées dans le ciel par les trois vertus théologales qui sont seulement estimées dans le commerce de la vie. »

Le nombre 6 représente deux fois 3, c'est l'image des rapports du ciel et de la terre, c'est le triangle céleste dont le triangle terrestre est un reflet à rebours comme le reflet d'un objet dans l'eau.

C'est l'axiome gravé sur la table d'Émeromde : ce

qui est en haut est comme ce qui est en bas ; c'est la preuve de notre correspondance avec le ciel, c'est le nombre de la liberté et du travail divin : la liberté est en haut et le travail est en bas, il faut passer par tous les échelons du travail pour arriver à la liberté. Le nombre 6 est si parfait de lui-même, qu'il résulte le même nombre de l'assemblage de ses parties (1).

Le septenaire est le nombre universel et absolu, puisqu'il contient le quaternaire, le ternaire, le quinaire et le binaire. Le nombre 7 est le nombre sacré dans tous les symboles, parce qu'il est composé du ternaire et du quaternaire. Le nombre 7 représente le pouvoir magique dans toute sa force, c'est l'esprit assisté de toutes les puissances élémentaires, c'est comme 5, l'esprit dominant la matière; mais ici, l'esprit n'est plus représenté par 1 qui signifie l'esprit humain, mais par 3 qui représente Dieu, l'Esprit de Dieu.

Si le nombre 7 n'était que dans l'arc-en-ciel, on pourrait le négliger, peut-être, mais n'est-il pas partout, là principalement où il y a du mystère ? Dieu l'a placé dans les sept jours de la création et a fait aux hommes un commandement absolu d'en garder le souvenir dans la semaine ; le nombre 7 est dans l'arc-en-ciel, il est dans l'échelle musicale, dans les sacrements, dans les dons de l'Esprit-Saint, dans les vertus et dans les vices, c'est le nombre privilégié des prophètes ; il remplit l'Apocalypse, c'est un nombre

(1) *La philosophie occulte* d'Agrippa, liv. II, p. 238. La Haye, 1727.

mystérieux et le mystère qu'il renferme est donc d'une grande importance puisque Dieu nous le remet si souvent devant les yeux (1). « Le nombre 7, comme le remarque Bossuet, d'après les saints Pères, dans le langage mystérieux des prophètes, le nombre 7 est le synonyme de complet (2). »

Le nombre 8, l'octaire, c'est le binaire du quaternaire, c'est la balance universelle des choses, c'est l'harmonie dans l'analogie des contraires. « Les Pythagoriciens appellent le nombre 8 le nombre de justice et de plénitude, premièrement, parce qu'il se divise le premier en nombres également égaux, savoir : en quatre ; et il y a une division dans ces quatre et c'est par cette égalité de division qu'il a nom de justice. Il a pris son autre nom de plénitude à cause de sa solidité corporelle (1). »

Le nombre 9, trois fois trois, c'est le triangle du ternaire, l'image la plus complète des trois mondes, c'est la base de toute raison, le sens parfait de tout verbe, la raison d'être de toutes les formes ; le nombre 9 est celui des reflets divins, il exprime l'idée divine dans toute la puissance abstraite.

« Le nombre 10 est appelé nombre universel et le nombre complet marquant le plein cours de la vie, car l'on ne compte plus depuis ce nombre que par réplique et il contient tous les nombres en soi ou il les explique par les siens en les multipliant. C'est pourquoi on le tient comme le nombre des diverses

(1) *Harmonies de l'Être*, p. 216, t. I.
(2) *Harmonies de l'Être*, p. 218.
(3) *Philosophie occulte*, liv. II, p. 253.

religions. Il n'y a point de nombre au-dessus et tout ce qui est dixième ou un nombre de dix a quelque chose de divin (1). »

« Le chiffre 10 est composé de l'unité qui signifie l'être et du zéro qui exprime le non-être : il renferme donc Dieu et la création, l'esprit et la matière ; il est le *nec plus ultra* de l'intelligence humaine qui compte tout par ce nombre (2). »

L'emblème du nombre dix, c'est un serpent montant après une borne, le mouvement et l'immobilité, l'idée et la matière. Ainsi on trouve dans la main : le ternaire dans les trois phalanges du pouce, le quaternaire et le duodenaire dans les doigts, le septenaire dans le triangle placé sous le mont et très souvent la croix qui représente le quaternaire formée par la ligne de tête et la Saturnienne. On y trouve aussi par les sephirotes le nombre 10, nombre de la synthèse universelle. La main renferme donc tous les nombres sacrés et comme les nombres sacrés correspondent à tout ce qui existe, la main renferme tout. Nous laisserons momentanément les nombres pour ne pas détourner l'attention du lecteur de notre but principal : la chiromancie ; mais nous en parlerons encore à la fin de ce chapitre avant de commencer nos études sur la phrénologie ; nous ferons alors quelques applications remarquables et nous avons la conviction qu'on nous en saura gré.

. . . .

(1) *Philosophie occulte* d'Agrippa, liv. II, p. 259-61. La Haye, 1727.

(2) *Harmonie de l'Être*, t. II, p. 234.

Fragments Philosophiques

Immortalité de l'Ame.

Avant de montrer pourquoi nous croyons que l'âme est immortelle, rappelons d'abord que l'âme étant distincte du corps, rien ne peut nous incliner à croire qu'elle meure avec lui. Le corps est composé de parties qui ont besoin d'être incessamment renouvelées. Un jour arrive où le lien qui réunissait toutes ces parties se relâche et tombe; elles se dissolvent alors, c'est-à-dire qu'elles cessent de former un tout, qu'elles se séparent et retournent chacune isolément sous l'empire des seules lois qui régissent la matière inorganique. Mais le principe de la pensée et de la volonté est simple et indivisible; sa nature étant différente, ses destinées doivent être différentes aussi.

Cette matière, néanmoins, dont notre corps s'était formé, quoiqu'elle n'entre plus dans les mêmes composés qu'autrefois, subsiste encore; la science contemporaine affirme et se croit à même de prouver que rien ne se perd : il n'est aucune molécule, dit-elle, qui, en se détachant d'un corps quelconque, ne conserve, à travers toutes les métamorphoses possibles, la

même quantité de matière et la même quantité d'énergie.

Pourquoi, dès lors, ne pas penser que l'âme subsiste aussi de son côté et subsiste avec ses attributs essentiels, qui sont la simplicité et l'identité ?

Mais cela ne nous suffit pas, car bien des hypothèses restent possibles. Si c'est Dieu qui a créé l'âme et qui l'a fait sortir du néant, ne la fera-t-il pas retomber dans ce même néant ? Tout au moins, notre âme ne peut-elle, en traversant de nouvelles destinées, s'unir à des corps nouveaux, perdre le souvenir de son existence antérieure, cesser alors d'être ce ce qu'elle était, et, en se formant une autre personnalité, laisser anéantir à jamais la précédente ? Mais une pareille immortalité ne serait pas pour nous plus précieuse que cette persistance indéfinie de notre poussière corporelle qui, chacun le sait, revit dans des organismes nouveaux. L'immortalité à laquelle nous aspirons, la seule que nous prenions souci de démontrer, c'est l'immortalité de notre personne ; c'est une vie dans laquelle nous retrouvions la conscience de nous-mêmes, et avec elle le souvenir de notre passé.

La croyance dans la justice et la bonté de Dieu est, à coup sûr, le plus solide fondement de telles espérances. Commençons toutefois par écarter provisoirement l'idée de Dieu ; ne voyons, s'il est possible, qu'avec les lumières des sciences *positives* et servons-nous des deux grands principes qui les dirigent : le principe d'induction et le principe des causes finales.

Nous voyons que, dans la nature, tous les êtres ont reçu des moyens d'existence et d'action proportionnés à leur genre de vie ; entre les facultés qui leur sont données et le but auquel ils tendent, il y a une adaptation rigoureuse ; de l'organisation d'un animal, on peut conclure ses instincts, et si, de ses instincts, on ne sait pas toujours conclure précisément son organisation, parce que les moyens dont se sert la nature sont très variés, on peut être sûr néanmoins que ces moyens ne seront ni en-deçà ni au-delà de ce qu'il faut. De plus, dans l'organisation de chaque animal, tout concourt et tout conspire pour la même fin. S'il a des sens pour discerner sa proie, il a des organes de locomotion pour l'atteindre.

Les auteurs des théories les plus nouvelles et les plus hardies sur l'organisation des animaux sont convaincus que si telle partie d'un animal se modifie, les autres subissent insensiblement des modifications corrélatives. La même loi régit tout le règne animal et tous les êtres organisés sans exception.

Maintenant, allons à l'homme et essayons tou d'abord de voir en lui un animal comme un autre. Quelles contradictions ! A quoi l'homme aspire-t-il ? A la perfection et à l'infini, où il lui est impossible d'atteindre. Il voudrait être parfaitement libre, et il a conscience que la jouissance de cette liberté parfaite serait vraiment l'achèvement de son être ; il sent qu'il est fait pour elle ; mais en même temps, il voit que, lié à une nature étrangère, c'est-à-dire à un corps dont les exigences contradictoires le sollicitent et le tourmentent sans cesse, il mourra sans l'avoir acquise.

Il cherche la vérité et, du moment où il en a l'idée, il la veut évidemment complète ; quelque chose lui dit que si l'intelligence a une destinée, c'est de connaître ce qui est. Mais ici encore les moyens dont l'homme dispose restent impuissants.

Il n'atteint que des lambeaux de vérité. Chaque découverte nouvelle lui fait poser une nouvelle question, de sorte que chacun de ses progrès recule devant lui la limite et élargit indéfiniment son horizon. Ainsi l'homme, qui nous paraissait être le chef et le roi de la création, nous semble maintenant l'œuvre la plus imparfaite de l'univers. Mais la raison répugne à admettre une exception si monstrueuse, et elle pressent déjà que si nous n'atteignons pas ici-bas, faute de moyens suffisants, le but auquel nous tendons, c'est que notre existence actuelle n'est qu'une vie en quelque sorte de préparation où notre nature ne fait que s'ébaucher.

La science peut même encourager fortement cette espérance par de curieuses analogies.

Plusieurs animaux passent par divers changements qu'on appelle des métamorphoses : quand un premier mode d'existence touche à sa fin, les organes destinés à fonctionner dans le second commencent à poindre déjà ; ils sont encore inutiles, mais leur seule ébauche suffit à annoncer une vie nouvelle, et les prévisions du naturaliste ne sont pas trompées par la nature. De même, supposons que l'enfant dans le sein de sa mère puisse raisonner et se rendre compte de son état, il se dirait : « J'ai des yeux et je ne vois pas, des oreilles et je n'entends pas, des pieds et je

ne marche pas. J'ai des poumons, mais qui ne me servent point à respirer, car c'est dans le corps de ma mère que le sang qui m'a nourri va se revivifier au contact de l'air. En un mot, j'ai des organes qui semblent destinés à vivre d'une vie indépendante, et je ne vis en ce moment que d'une vie toute empruntée. Je suis donc sans doute appelé à une existence ultérieure, différente de celle-ci, bien que la continuant et la développant, et où mes organes inactifs jusqu'ici trouveront leur rôle et leur emploi. »

L'enfant verrait plus tard son raisonnement justifié, et remarquons qu'il pourrait néanmoins passer par de cruelles angoisses ; car ce que nous nommons la naissance est un véritable déchirement, une sorte de mort, pouvons-nous dire, où une première existence cesse brusquement.

Dès lors, pourquoi ne pas nous laisser guider par l'analogie ? Pourquoi ne pas dire : cette soif de l'infini, ce tourment de la perfection, cet amour de l'absolue vérité, tout cela me destine à une vie nouvelle ; et le déchirement qui m'attend quand cessera celle-ci sera le signal du commencement de celle-là. A ma mort, en un mot, succèdera immédiatement une naissance nouvelle. Ce second raisonnement, on le voit, aurait la même valeur que le premier.

La seule raison exige encore l'immortalité de l'âme à un autre titre, comme sanction définitive de la loi morale. Qui travaille au bien mérite d'arriver au bien, de le posséder et d'en jouir.

Tout souffre et se révolte en nous quand nous rencontrons un homme vivant en paix d'un bien qu'il

a ravi, ou quand nous voyons payer d'ingratitude la générosité désintéressée, le dévouement. Cela nous paraît un désordre, une injustice. Nous sentons que si nous étions tentés d'en commettre une semblable, la loi morale nous condamnerait et que nul sophisme ne serait capable de nous absoudre à nos propres yeux. Or, cette loi nous apparaît justement comme universelle et absolue. Pourquoi, dès lors, se contredirait-elle au point de tolérer à notre égard ce qu'elle nous interdit si fortement à l'égard d'autrui ? Pourquoi, si nous avons voulu le bien et si nous nous sommes efforcés de le pratiquer en sacrifiant, quand il le fallait, nos jouissances personnelles, pourquoi serions-nous privés de notre légitime récompense ? Une pareille contradiction serait la négative même de la loi et par conséquent la suppression de toute morale.

On objecte que la vertu est déjà récompensée sur cette terre. Elle l'est sans doute, car il suffit qu'elle ait conscience d'elle-même pour ne pas être dénuée de consolation. Mais la justice est-elle satisfaite à ce prix ? Nous savons déjà que non ; ce n'est pas assez que la vertu soit récompensée et le vice puni, il faut encore qu'ils le soient *proportionnellement*, ce qui n'a point lieu sur la terre. Puis supposez que ce bien moral soit un bien qui commence et finisse pour nous avec la vie ; supposez que nos destinées spirituelles n'aillent pas plus loin que nos destinées physiques, que devient la dignité de notre nature ? De quoi la vertu peut-elle désormais être si fière ? Les consolations dont on parle ne s'évanouissent-elles pas aussi-

tôt ? Et l'homme peut-il encore résister à la séduction des choses présentes, c'est-à-dire des jouissances sensibles ? Assurément, l'honnête homme ne trafique pas de sa vertu, et il ne mesure pas son honnêteté sur la somme des récompenses qu'il peut espérer dans l'avenir. Il aime le bien pour lui-même, et la beauté de la vie morale n'est pas à ses yeux une beauté empruntée. Mais si la valeur du bien lui paraît absolue, et l'obligation qui en découle absolue elle-même, il croit que qui dit absolu dit infini, que qui dit infini dit éternel ; si donc son âme lui semble tellement prédestinée à la vie morale qu'elle ne puisse y renoncer sans se dégrader et s'avilir, il doit lui sembler aussi que la loi de son être est l'immortalité. Vie morale et vie éternelle sont deux expressions synonymes.

Mais ces sublimes espérances se changent en certitude du moment où l'on croit en Dieu. Dieu aurait-il mis en nous des aspirations destinées à n'être jamais satisfaites, et par conséquent à nous tourmenter sans cesse ? Quelques philosophes diront à l'homme : Soyez modéré dans vos désirs, sachez vous contenter de peu, et vous ne souffrirez pas.

Conseiller la modération dans les plaisirs, soit. Mais où est la morale qui conseillera et qui louera la modération dans l'amour de la vérité, dans le désir de la justice, dans la poursuite de la sainteté, en un mot dans la recherche de la perfection ? Et une pareille modération plairait-elle à Dieu ? Mais, d'autre part, les âmes les plus avides de toutes ces choses seraient donc précisément celles que Dieu rendrait

les plus malheureuses ! Une pareille conclusion est absolument inadmissible. Dieu s'est révélé à nous ; il nous a révélé l'existence de l'ordre et du bien, dont il est le principe éternel et auquel il nous demande de nous associer librement. A qui répond à cette demande, Dieu doit donc, si l'on peut ainsi parler, la jouissance éternelle de ce bien ; car la récompense ne doit pas être seulement proportionnée à nos efforts, elle doit l'être aussi à la bonté infinie de celui qui nous les demande.

La destinée de l'homme nous apparaît maintenant dans toute sa clarté. L'homme est destiné à poursuivre l'idéal de ses facultés, c'est-à-dire la possession de la vérité, de la beauté, de la liberté, il est appelé à connaître, à aimer et à vouloir toutes ces choses dont l'ensemble est le bien absolu et dont la jouissance constitue le bonheur parfait.

Se perfectionner et se rendre heureux ; c'est donc tout un pour la nature humaine. Il est donc clair désormais pour nous que la destinée à laquelle nous devons travailler librement se dédouble, et les deux phases en peuvent être ainsi résumées :

1° Mériter le bonheur dans cette vie ;

2° L'obtenir dans l'autre.

Si nous récapitulons les enseignements des grandes écoles, nous y trouverons dans l'ordre des vérités philosophiques une justification de l'idée du progrès. Remontons en arrière jusqu'aux premières origines de la science ; les écoles grecques vous poseront déjà ce grand problème : tout change et tout passe dans le monde, et cependant il doit y avoir un principe uni-

versel, un et immuable, qui explique l'ensemble des choses.

Socrate nous persuadera que ce principe doit être un principe moral, c'est-à-dire doué d'intelligence et d'amour et nous apprendra que pour le connaître il faut partir de l'étude de l'homme.

Platon élargira, pour ainsi dire, l'idée de ce principe divin ; il nous le montrera portant en lui-même avec les idées, la raison de toutes choses; il nous fera chercher dans ces idées les types parfaits du bien et du beau ; il nous dira que tout le prix de la vie consiste à chercher et à retrouver cet idéal pour lequel est visiblement fait ce qu'il y a de meilleur dans notre nature ; il nous dira enfin que tout notre devoir consiste à y conformer notre conduite.

Ramenant nos regards sur cette nature que les premiers philosophes trouvaient si changeante et si mobile, Aristote prononcera que tout y est ordonné, lié, suivi ; il nous fera voir comment, de formes en formes, l'activité qui s'y manifeste tend à une perfection qu'elle pressent en dehors d'elle, et dont le seul désir suffit à mettre en mouvement toutes ses puissances.

Les stoïciens éclaireront pour nous d'un nouveau jour tout ce qu'il y a d'énergie dans l'âme humaine ; les alexandrins nous feront mesurer la puissance de ces aspirations par lesquelles l'homme essaye de se porter à Dieu et tente de s'unir à lui.

Nous chercherons, dès lors, à mieux connaître les rapports de Dieu et du monde : les Pères de l'Église et la Scholastique nous y aideront.

Après que Descartes, renouvelant l'esprit philosophique en lui rendant l'indépendance, nous aura, par des chemins nouveaux, ramenés au fondement de toute certitude ; après qu'il nous aura fait comprendre la portée infinie des principes de la raison, la perfection infinie de Dieu et la simplicité des lois du monde, Liebniz nous persuadera que toute substance est une force indépendante ; puis, en nous montrant comment toutes ces forces agissent de concert, et comment elles s'appuient les unes sur les autres, il maintiendra fortement ces deux vérités : la spontanéité des créatures et la toute-puissance bienfaisante du Dieu personnel qui les a créées et les dirige.

A. Porte du Trait des ages.

BOURSE AUX LIVRES

S'adresser à M. SÉDIR, *14, rue Girardon, Paris* (XVIIIe).

On demande :

Annales du musée Guimet : Tomes 26, 28, 29 et 30.
Le Magicien, journal de Mme Louis Mond : le n° 13.
Echo du Merveilleux : le n° 89.
Lotus rouge : les n°s 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 11, 12, 14, 16.
L'Etoile de A. Jounet : n^{os} des 3 premières années.
Lotus bleu : 6e année ; et n^{os} isolés des 11e, 12e et 14e années.
Revue Spirite : années 1902, n° 7 ; 1903, n° 5 et 1904, n°s 1, 2 et 3.

La Maffia

(*Suite.*)

Un premier moyen de réaliser un gain illicite consiste dans le droit qu'a le compagnon de s'assurer une position lucrative par toutes sortes de moyens. Lorsque sa réputation d'homme sérieux (!), c'est-à-dire d'affilié, est bien établie, il n'a qu'à demander soit directement, soit par l'entremise d'un compagnon, un emploi de garde particulier ou même de garde champêtre, un des chefs va trouver un propriétaire auquel il s'est adressé et lui conseille de le prendre à son service : celui-ci refuse-t-il ? son jardin, quelques jours après, est dévasté, ses arbres sont coupés et il y trouve une croix ou un rectangle formés de cailloux, symboles d'un cercueil, ou bien du plomb, de l'ail, du sel ou quelques autres signes de menace terribles dans leur simplicité. Il est fixé et sait ce que cela signifie, mais se garde bien d'avoir recours à la justice, sachant très bien qu'un coup de fusil, un jour ou l'autre, lui apprendrait à mieux connaître son monde. Il se soumet donc et, en somme, outre la mort violente à laquelle il n'échapperait pas, il finit

par y trouver son intérêt, car sa propriété se trouve à l'abri des déprédations à cause de la qualité de « compagnon » de son nouveau garde qui, sachant que son titre d'affilié garantit la propriété mieux que la vigilance dont, il ferait preuve, s'occuppe de trouver d'autres bénéfices dans toutes sortes de trafics et vole son patron qui le sait, mais ne dit rien. Tout vol de la part d'un étranger est sévèrement puni de mört.

La Maffia, nous l'avons dit et le répétons encore, s'exerce partout et sur tous les membres, ne laissant pas passer une occasion de tirer un profit quelconque de la terreur qu'ils inspirent. S'agit-il de la distribution de l'eau d'irrigation dans les propriétés, celui qui en est chargé exige un cadeau de celui qui doit la recevoir : sans cadeau, pas d'eau. Au temps de la récolte, un courtier se présente chez un propriétaire et lui annonce qu'il a vendu sa récolte au prix de ... Celui-ci s'exclame, lui dit qu'il ne l'a point chargé de cette mission que le prix est dérisoire, que le cours est plus élevé, etc., etc. Le courtier, obséquieux, dit que, sans le gardien qu'il lui a procuré lui-même, sa récolte n'eût pas été aussi bien gardée, qu'il va faire vilaine figure auprès de son acheteur, mais que, au surplus, il fasse comme il voudra : quant à lui, dit-il, il préviendra qu'il n'a pu convaincre le propriétaire. Celui-ci comprend ce que cela veut dire et s'exécute, payant même le courtage et c'est ce qu'il a de mieux à faire, car il sait qu'un de ses voisins a été tué dans sa propriété même, pour avoir voulu en faire à sa tête.

Les négociants (affiliés eux aussi) reçoivent de

marchandises, établissent de leur propre autorité des cours pour l'achat et pour la revente dont pâtissent et producteurs et acheteurs de seconde main : quant à ceux qui résistent ou menacent de la police, leur affaire est vite réglée... la mort.

Dans toutes les villes de Sicile, à Palerme spécialement, le marché, la bourse, le crédit est entre les mains de la Maffia.

Depuis le riche fermier qui envoie, en ville, le produit de ses propriétés, jusqu'au pauvre muletier qui y porte des poules et des œufs, tous (les non affiliés) doivent subir les exigences de cette terrible association du littoral, tous s'inclinent, car ils savent que toute tentative de résistance serait inutile et serait punie. Aussi le pauvre trafiquant de la montagne n'est-il jamais certain d'arriver sain et sauf à son but, car, à chaque détour de chemin, il s'attend à entendre résonner le fameux commandement : « Georges à terre », appuyé par un canon de fusil braqué sur lui, commandement auquel il obéit se laissant dépouiller et battre, de crainte de pis, et aimant encore mieux voir ses denrées être partagées entre les compagnons, que de laisser sa peau.

L'industrie, elle aussi, paie un large tribut à la Maffia car, s'agit-il, par exemple, d'une entreprise donnée aux enchères, un chef fait savoir qu'il a l'intention de prendre cette entreprise et qu'il entend que les enchères ne soient pas poussées ; cela suffit, et s'il n'a pas, vraiment, l'intention de la prendre, il se fait payer son abstention.

Inutile de dire que l'influence de la Maffia se fait

sentir jusque dans l'administration et les élections politiques.

En somme, que ce soit pour obtenir un gain illicite, punir un récalcitrant, des rivaux ou des imprudents, l'assassinat est toujours là comme une menace promptement suivie d'effet, quoique, avant d'en arriver à cette extrémité, les Maffiasi emploient tous les moyens d'avis ou d'intimidation, pour arriver à leurs fins; il devient même une source de bénéfices, car qui a besoin de se défaire d'un ennemi n'a qu'à s'adresser à l'association, même sans en faire partie, et moyennant un prix qui varie de 50 à 500 francs elle se charge de « l'affaire ». En cette occurrence la façon de procéder de l'association est bien simple. Les chefs ayant conclut « l'affaire », on tire au sort pour savoir qui fera le coup ou on en charge simplement un novice pour éprouver son courage et son obéissance. Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'on le laisse agir à sa guise : il ne fait, le moment venu et lorsque passe à portée la victime désignée, que prendre l'arme des mains d'un plus ancien qui l'accompagne, il tire sur la personne qu'on lui indique et que, le plus souvent, il ne connaît pas; le coup fait, il remet son arme au compagnon des mains duquel il l'avait prise, celui-ci la passe immédiatement à un autre qui la passe à un troisième et ainsi de suite, car ils sont là plusieurs, puis il se sauve, fait un détour et revient sur le lieu de l'assassinat en simple curieux et s'informe de ce qui se passe.

Quant à la police, que peut-elle faire?

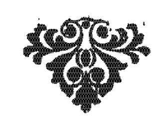
Elle accourt sur le lieu du crime où elle ne trouve

que des gens dont tous les efforts tendent à l'égarer dans ses recherches et la mettre sur de fausses pistes; aussi la plupart des crimes, du reste bien préparés et, amenés de longue main, demeurent-ils impunis.

Les choses se sont à peine modifiées depuis 1887 époque à laquelle Alongi publiait le livre dans lequel nous avons puisé les renseignements qu'on vient de lire; autant dire qu'elles ne se sont pas modifiées du tout.

Et, cependant, le Gouvernement fait une guerre acharnée au brigandage; il ne se passe guère de mois que les journaux ne rapportent des exploits de brigands ou des rencontres de ceux-ci avec la police, mais le brigandage a des racines tellement profondes dans ce pays où la configuration même du sol offre tant de retraites aux bandits et les moyens d'apercevoir de loin ceux qui les recherchent, que son action n'a pas l'efficacité voulue. Quant aux associations qui, ne s'occupant pas de brigandage, ont, seulement, le vol et la prépotence pour but, le Gouvernement aura bien de la peine à les briser et à en arrêter les exploits. Y parviendra-t-il ? Les bons patriotes, les amis de la Sicile le désirent de toutes leurs forces, mais sans espérer que ce soit avant bien longtemps.

LECOURS.





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Les clichés astraux des animaux

ET LA TÉLÉPATHIE

L'occultisme prétend que tout fait qui se réalise sur le plan matériel est la matérialisation d'un *cliché astral* primitivement fixé dans le plan astral et qui peut être perçu par des voyants ou par des êtres dont les facultés psychiques sont spécialement entraînées à cet effet.

Or, les animaux sont susceptibles de s'astraliser comme d'autres êtres et leur double peut venir émouvoir le maître bien-aimé au moment de la mort ou dans un instant de grande peur ou d'effroi.

Enfin, le cliché de la mort d'un animal peut apparaître avant la réalisation de l'événement, comme le cliché de tout autre fait matériel.

Dans les *Annales des sciences psychiques* d'août 1905, M. Ernest Bazzano rapporte plusieurs faits qui sont des preuves lumineuses de l'enseignement de l'occultisme à ce propos.

En attendant que la science officielle ait trouvé un nouveau terme pour découvrir et baptiser nos *clichés*

astraux, nous sommes heureux de mettre nos lecteurs à même de juger les trois premiers cas présentés par M. Bazzano :

HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES
DANS LESQUELLES UN ANIMAL FAIT FONCTION D'AGENT.

Ier CAS. — (En rêve, avec indice apparent de possession.) — C'est le cas Haggard, que je me bornerai à rapporter tel qu'il fut résumé avec la plus grande exactitude dans la livraison de juillet 1904 de la *Revue des études psychiques*, en renvoyant le lecteur qui désirerait des renseignements plus étendus au numéro d'octobre 1904 du *Journal of the Society for Psychical Research*.

« M. Rider Haggard raconte qu'il était couché tranquillement, vers 1 heure de la nuit du 10 juillet. Une heure après, Mme Haggard, qui couchait dans la même chambre, entendit son mari gémir et émettre des sons inarticulés, tels qu'une bête blessée. Inquiète, elle l'appela. M. Haggard entendit la voix comme dans un rêve, mais ne parvint pas à se débarrasser de suite du cauchemar qui l'oppressait. Quand il se réveilla complètement, il raconta à sa femme qu'il avait rêvé de Bob, le vieux chien braque de leur fille aînée, et qu'il l'avait vu se débattre dans une lutte terrible, comme s'il allait mourir.

« Le rêve avait eu deux parties distinctes. Au sujet de la première, le romancier se souvient seulement avoir éprouvé une sensation d'oppression, comme s'il avait été sur le point de se noyer. Entre l'instant qu'il entendit la voix de sa femme et celui qu'il reprit

connaissance, le rêve prit une forme plus précise. « Je voyais, dit M. Haggard, le bon vieux Bob étendu entre les roseaux d'un étang. Il me semblait que ma personnalité même sortait mystérieusement du corps du chien, qui soulevait sa tête contre mon visage d'une manière bizarre. Bob s'efforçait de me parler et, ne parvenant pas à se faire comprendre par la voix, me transmettai d'une autre façon indéfinissable, l'idée qu'il était en train de mourir. »

« M. et Mme Haggard se rendormirent, et le romancier ne fut plus troublé dans son sommeil. Le matin, à déjeuner, il raconta à ses filles ce qu'il avait rêvé et rit avec elles de la peur que leur mère avait éprouvée : il attribuait le cauchemar à la mauvaise digestion. Quant à Bob, personne ne s'en préoccupa, puisque, le soir avant, il avait été vu avec les autres chiens de la villa et avait fait sa cour à sa maîtresse comme d'habitude. Seulement, lorsque l'heure du repas quotidien fut passée sans que Bob se fit voir, Mlle Haggard commença à éprouver quelque inquiétude, et le romancier à soupçonner qu'il s'agissait d'un rêve véridique. L'on commença des recherches actives qui durèrent quatre jours, au bout desquels M. Haggard lui-même trouva le pauvre chien flottant sur l'eau d'un étang, à deux kilomètres de la villa, le crâne fracassé et deux des pattes brisées.

« Un premier examen, fait par le vétérinaire, fit supposer que la malheureuse bête avait été prise à un piège ; mais l'on trouva ensuite des preuves indiscutables que le chien avait été écrasé par un train sur un pont qui traversait l'étang, et qu'il avait été jeté

par le choc même parmi les plantes aquatiques.

« Le matin du 19 juillet, un cantonnier du chemin de fer avait trouvé sur le pont le collier ensanglanté de Bob ; il ne restait donc aucun doute que le chien était bien mort dans la nuit du rêve. Par hasard, cette nuit-là, était passé, un peu avant minuit, un train extraordinaire de plaisir qui avait dû être cause de l'accident.

« Toutes ces circonstances sont prouvées par le romancier au moyen d'une série de documents testimoniaux.

« Selon le vétérinaire, la mort a dû être presque instantanée; elle aurait donc précédé de deux heures, ou davantage, le rêve de M. Haggard.

Tel est, en abrégé, le cas arrivé à l'écrivain anglais, dans lequel se rencontrent plusieurs circonstances de faits qui concourent à exclure d'une façon catégorique toute autre explication que celle de la transmission télépathique directe entre l'animal et l'homme.

Il ne pouvait pas s'agir, en effet, d'une impulsion télépathique provenant de l'intelligence d'une personne présente, puisque personne n'avait assisté au drame ni n'en avait été informé, ainsi qu'il résulte de l'enquête dirigée par M. Haggard lui-même, et ainsi qu'il était d'ailleurs facile de le présumer, étant donné l'heure avancée de la nuit dans laquelle le fait s'était passé.

Il ne pouvait pas s'agir d'une forme commune de cauchemar hallucinatoire, avec coïncidence fortuite, puisque les circonstances véridiques que l'on rencontre dans la vision sont vraiment trop nombreuses,

sans parler du fait en lui-même, de la coïncidence entre le rêve et la mort de l'animal.

Il ne pouvait pas être question d'un fait de télesthésie, grâce auquel l'esprit du romancier aurait eu la perception à distance du drame, puisqu'alors, le percipient aurait dû rester spectateur passif, tandis qu'il n'en fut pas ainsi. Comme on a pu voir, il fut soumis à un phénomène très remarquable de personnification ou d'un commencement de possession. Ce phénomène — ainsi que l'a fait observer l'éditeur du *Journal of the Society for Psychical Research* — offre un parallèle intéressant avec les « personnifications » et les « dramatisations » si fréquentes chez les sensitifs ou les médiums à l'état de transe.

Il ne pouvait pas, enfin, s'agir d'un rêve prémonitoire au moyen duquel M. Haggard aurait appris, non pas l'événement au moment où il se produisait, mais la circonstance de la découverte du cadavre dans l'étang, qui devait avoir lieu quelques jours après ; en effet, avec cette solution, on ne parvient à rien expliquer ; ni le fait de la coïncidence véridique entre le rêve et l'événement, ni le phénomène de la dramatisation également véridique de l'événement, ni le cas si remarquable de personnification ou de possession.

Ce sont là les principales considérations qui concourent à prouver d'une manière incontestable la réalité du phénomène de transmission télépathique directe entre l'animal et l'homme. J'ai cru devoir les énumérer pour répondre à quelques objections qui sont parvenues de différents côtés, après que la *Society*

for Psychical Research eut accueilli et commenté le cas en question.

En même temps, les mêmes considérations pourront servir de règle aux lecteurs, pour juger de la valeur de l'hypothèse télépathique, relativement aux cas qui vont suivre.

IIe CAS. — (Auditif-collectif.) — Je reproduis du *Journal of the Society for Psychical Research*, 4e volume (p. 289-290), le cas suivant rapporté par Mrs. Beauchamps, de Hunt Lodge, Twiford, dans une lettre adressée à Mrs. Wood, Colchester, dont nous reproduisons le passage suivant :

..... Megatherium est le nom de mon petit chien hindou, qui dort dans la chambre de ma fille. La nuit dernière, je me réveillai soudain en l'entendant sauter dans la chambre. Je connais fort bien sa manière de sautiller très caractéristique. Mon mari ne tarda pas à se réveiller à son tour. Je le questionnai en lui disant : « Entends-tu ? »... Il me répondit : « C'est Meg. » Nous avons allumé aussitôt une bougie. Nous avons regardé partout, mais nous n'avons rien trouvé dans la chambre ; pourtant, la porte était bien fermée. Alors, l'idée me vint que quelque malheur était arrivé à Meg ; j'avais le sentiment qu'il était mort en ce moment même ; je regardai la montre pour préciser l'heure, et je pensai que je devais descendre et aller immédiatement m'assurer de la chose. Seulement, cela me paraissait si absurde, et puis, il faisait si froid ! Je demeurai un instant indécise, et le sommeil me regagna. Très peu de temps devait s'être écoulé, quand quelqu'un vint frapper à la porte ; c'était ma

fille, qui, avec une expression de grande anxiété, m'avertit : « Maman, maman, Meg se meurt. » Nous descendîmes l'escalier d'un bond, et nous trouvâmes Meg renversé d'un côté, les jambes allongées et rigides, comme s'il avait été mort. Mon mari le souleva de terre et s'assura que le chien était encore en vie, mais il ne parvint pas immédiatement à se rendre compte de ce qui s'était passé. On constata enfin que Meg, on ne sait comment, s'était enroulé la courroie de son petit vêtement, autour du cou, de telle façon qu'il en avait été presque étranglé. Nous le libérâmes immédiatement, et aussitôt que le chien put respirer, il ne tarda pas à se ranimer et à se rétablir. Dorénavant, s'il m'arrivait d'éprouver des sensations précises de cette sorte, à l'égard de quelqu'un, je me propose d'accourir sans retard. Je puis jurer avoir entendu le sautillement si caractéristique de Meg autour du lit ; mon mari peut en dire autant.

Pour d'autres renseignements à ce sujet, je renvoie au *Journal loc. cit.* (1).

IIIe cas. — (En rêve.) — 10 février 1885. — « Le premier lundi du mois d'août 1883 (vacance du commerce), je me trouvais à Ilfracombe. Vers 10 heures du soir, j'allai me coucher, et je m'endormis aussitôt. Je fus réveillé vers 10 heures et demie par ma femme

(1) Je dois à l'amabilité du Conseil de Direction de la *Society for Psychical Research* la permission de tirer du *Journal of the S. P. R.* (qui, ayant un caractère privé, est destiné exclusivement aux membres de la Société), le cas que je viens de rapporter, de même que quatre autres qu'on trouvera plus loin — ce dont je remercie vivement les membres dudit conseil.

qui entrait dans la chambre. Je lui racontai que je venais de faire un rêve dans lequel je voyais mon chien Fox étendu, blessé et mourant, au pied d'un mur. Je n'avais pas une idée exacte touchant la localité ; j'avais toutefois remarqué qu'il s'agissait de l'un des murs secs qui sont une spécialité du comté de Gloucester. J'en avais argué que le chien devait être tombé d'en haut du mur, d'autant plus qu'il avait l'habitude d'y grimper. Le lendemain, mardi, je reçus de chez moi (Barton End Grange, Nailsworth), une lettre écrite par ma bonne, qui m'avertissait que Fox n'avait plus reparu depuis deux jours. Je répondis aussitôt en ordonnant d'exécuter les recherches les plus minutieuses. Le dimanche, je reçus une lettre qui m'avait été écrite la veille et dans laquelle on m'informait que le chien avait été attaqué et tué par deux chiens bull-dogs le soir du lundi précédent.

« Je rentrai chez moi une quinzaine de jours après, et je commençai aussitôt une diligente enquête, d'où il résulta que le lundi en question, vers 5 heures du soir, une dame avait vu les deux bull-dogs attaquer et déchirer férocement mon chien. Une autre dame, qui habitait non loin de là, dit que vers 9 heures du soir même, elle avait vu mon chien qui gisait mourant au pied d'un mur qu'elle m'indiqua et que je voyais pour la première fois. Le lendemain matin, le chien avait disparu. J'appris par la suite que le propriétaire des bull-dogs, ayant appris ce qui était arrivé, et craignant les conséquences, avait pourvu à le faire ensevelir vers 10 heures et demie du soir

même. L'heure de l'événement coïncide avec celle de mon rêve. »

Signé : E. W. Phibrs.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte, le cas Haggard est relatif à un dédoublement astral du chien qui a été suivi dans son impression sur le voyant de la manifestation d'une partie du cliché de la mort du chien et des circonstances qui l'accompagnaient.

Le second cas, celui du chien Megatherium, est un cas très net de dédoublement astral où le double se précipite vers l'Esprit de son maître pour chercher du secours.

Le dédoublement astral du chien est, dans ce cas, accompagné de matérialisation partielle.

Le troisième cas se rapporte à la vision d'un cliché astral après la mort de l'animal.

Nous aurions pu citer d'autres faits, mais nous pensons que ceux-ci suffiront pour montrer aux occultistes la réalité de leur enseignement.

Papus.



L'ÉSOTÉRISME D'AVICENNE

L'un de nous m'a communiqué récemment les traductions que M. A.-F. Mehren a publiées de divers opuscules mystiques d'Abou Ali al-Hosain ben Abdallah ben Sinâ dit Avicenne (Leyde, J. Brill, 1889-1894, in-f°), et j'ai pensé qu'il serait intéressant d'en donner un résumé aussi exact que possible.

Ces traités embrassent les procédés et le but de la vie mystique ; Avicenne est considéré par ses contemporains comme le plus grand des Soufis ; les allégories dont on va lire l'analyse se rapportent donc d'abord à la psychologie spirituelle de l'homme et du monde : et ce n'est que subsidiairement qu'on peut en tirer un sens alchimique ou cosmique ; la recommandation que l'auteur fait à ses amis de bien prendre garde à la diffusion de ses enseignements, en souligne le caractère ésotérique, et nous montre que les Orientalistes qui les ont interprétés avec le vocabulaire de la philosophie néo-platonicienne n'en ont vu que l'extérieur.

Ceci dit, nous allons entrer de suite dans notre sujet.

*
* *

L'Être que l'Évangile appelle le Fils de Dieu, le Verbe, Avicenne le nomme *le Vivant Fils du Vigilant ;* le *Vigilant* est le Père des chrétiens ; et pour l'École exotérique, son fils est l'Intellect actif qui, dans ses rapports avec le Monde revêt une certaine conformité de nature avec l'âme humaine ; ici on peut comprendre que ce *Vivant* est un être objectif, qui s'abaisse assez pour que l'effort de l'âme puisse l'approcher, — ou bien, selon la théorie de tout l'Orient moderne, qu'Il est une portion supra-mentale de l'âme de l'homme, portion décrite dans tous les traités de psychologie mystique, cabbalistiques ou brahmaniques.

Sans vouloir décider laquelle de ces deux interprétations est la vraie, il nous suffira de comprendre que l'homme ne peut arriver à la Vérité, qu'en communiquant avec cette Lumière universelle qui est la Vie, parce qu'elle est engendrée directement par l'Être suprême.

Ce *Vivant* enseigne d'abord à l'homme à conclure du visible à l'invisible, à condition que l'homme ne se laisse tromper ni par la concupiscence charnelle, ni par l'irascibilité, ni surtout par l'imagination. Il faut que l'homme vainque ces trois ennemis, soit séparément, soit en les faisant lutter l'un contre l'autre. En tout cas, la durée de ce combat et la joie de la victoire sont fixées par Dieu, parce que l'homme est devenu capable de voir le *Vivant*, c'est-à-dire lorsque son âme a pu arriver au plan central où

réside la vie, on lui montre les trois parties de l'Univers. La partie médiane est la Nature physique, les deux autres parties l'entourent à droite et à gauche, et les frontières ne peuvent en être franchies que par l'aide de la grâce. En d'autres termes, les lumières naturelles de l'homme peuvent lui faire connaître le monde matériel ; mais il a besoin, pour saisir la Vérité dans l'invisible inférieur et dans l'invisible supérieur, du secours de Dieu ; c'est dans ces deux domaines que son imagination peut le tromper : avertissement important donné aux investigations magnétistes ou magistes. Comme dit Avicenne, il faut se baigner dans les eaux vives qui se trouvent à côté de la source stagnante.

A l'ouest, se trouve la mer bourbeuse et la terre aride, avec toutes sortes de formes changeantes ; c'est le chaos des hennétistes ; il est soumis à l'influence des sept planètes et de l'éther, d'où vient le destin divin.

A l'est, se trouvent les formes : les quatre éléments et la région humaine, puis les deux cornes de Satan ; la corne volante qui n'a aucune forme distincte et la corne marchante, moitié porc, moitié fauve.

L'âme humaine règne sur cette région, s'en assimile les formes et les distribue à l'imagination et à la raison. Plus loin se trouvent les génies ou facultés intellectuelles de l'homme ; puis les anges terrestres, et enfin le lieu où est, depuis l'éternité, le Germe de la création.

Avicenne reconnaît donc qu'il y a place dans l'homme intérieur pour toutes sortes d'esprits dont

l'homme a le devoir de contrôler les communications.

Il décrit la région du Germe, à peu près comme l'Apocalypse décrit la Jérusalem Céleste. Au delà de cette région, sont les serviteurs immédiats du Seigneur, dont le premier est ce *Vivant* que des philosophes appellent l'intellect actif. Ensuite Avicenne décrit le *Vigilant* comme les Indous décrivent Parabrahm, et les chrétiens, Dieu le Père.

*
* *

Tous les hommes ne sont pas capables de contempler ces réalités invisibles ; à chacun d'eux est dévolu une certaine capacité, et Avicenne les classe suivant les différentes sortes de bonheur dont ils peuvent jouir : celui des sens extérieurs et celui de l'intellect. Les jouissances intellectuelles ont plusieurs degrés : le premier appartient à Dieu seul, le second à la contemplation des substances pures, le troisième à la contemplation de la partie divine en l'homme, alternant avec le désir d'obtenir le reste, le quatrième et cinquième sont dévolus aux âmes charnelles.

Voici maintenant l'échelle ascendante des degrés de la contemplation. Il y a trois espèces d'hommes sur terre. Le *zélé*, qui renonce à tous rapports avec le monde, *l'observateur du culte extérieur*, et le *connaisseur intime de Dieu*. Les deux premières espèces ne cherchent dans la vie future que la récompense des œuvres terrestres, la troisième seule a pour but la maîtrise de l'homme naturel. On voit combien

Avicenne se rapproche ici de l'Évangile. *Le connaisseur intime* ne fait qu'aimer et ne s'occupe ni des récompenses, ni des châtiments. Voici les étapes par lesquelles il doit paser :

La première s'appelle *volonté*, par la foi ou par la science théologique, il se maîtrise; la deuxième purifie les sens par l'abstinence et par la musique. La troisième s'appelle *temps*, elle délivre la pensée de toute autre objet que Dieu. Initié, il reçoit des éclairs de la Lumière. Dans la quatrième, il voit en toute créature l'image de Dieu, quoique ses visions puissent lui donner de l'inquiétude et du tremblement de corps. Cela cesse peu à peu dans la cinquième étape et se changera dans la sixième, en tranquillité parfaite et en extase permanente. Au septième état il est emporté hors de lui-même et son être est comme absent. Au huitième, il peut à volonté monter vers Dieu ; au neuvième état,il perd sa volonté, pour devenir, au dixième, le miroir de la divinité en passant sans cesse du sommet de son âme à Dieu, et de Dieu à son âme. Enfin au onzième, *contemplation permanente*, il perd la connaissance de son propre être, et son âme est en pleine identité avec Dieu.

En résumé, le premier pas n'est qu'un désir de l'âme vers l'absolu ; le second est l'ascétisme, le troisième est un errement entre la conscience de soi et Dieu.

Pour qu'il y ait absorption, il faut que toute différence disparaisse entre la connaissance et son objet. On voit l'identité de cette doctrine avec celle des Yogis.

Au dernier degré seulement est attaché le pouvoir normal de produire des miracles. Les phénomènes,

opérés par ceux qui n'y sont pas arrivés, viennent presque toujours d'une source impure.

∴

D'autres traités, *l'Oiseau*, *Sur l'amour*, répètent les idées qui ont déjà été exprimées dans le premier paragraphe de cette étude. Dans celui qui traite de la prière, Avicenne la définit : la recherche de la ressemblance avec les substances divines et la soumission non interrompue à la vérité absolue dans l'espoir de la récompense éternelle.

Il y a deux espèces de prières : l'extérieure et l'intérieure ; la première n'est qu'une école pour résister aux suggestions sensuelles ; elle est la plus aisée ; la seconde dépend entièrement des mouvements de l'âme ; mais comme l'âme est liée à la matière, cette prière intérieure ne peut avoir lieu que si l'Être suprême aide spécialement l'âme à s'élever ; ou plutôt ce n'est pas à cet Être suprême, mais à son esprit l'Intellect actif, que l'âme raisonnable s'adressera, pour faire descendre l'émanation de la Grâce. Ainsi, à chaque nature humaine convient une sorte de prière différente.

Enfin Avicenne recommande aux hommes ordinaires la prière collective et la fréquentation des lieux consacrés, à cause des présences spirituelles qui y résident.

J'arrêterai ici ce résumé, en formant le vœu qu'un des lecteurs de l'*Initiation*, au courant de la langue et de la littérature arabes, recherche les doctrines et les procédés des mystiques musulmans.

SEDIR.

Bibliographie d'ouvrages relatifs aux Rose-Croix

(*Suite.*)

Anonyme. — Geschichte kurzgefasste d. Rosenkreutzer oder etwas ihrem ordenstifter Alterthum, Veränderung... aus ächten Urkunden v. einen wahren Freymaurer. S. L. 1784, in-8°. Kloss, 2642.

Anonyme. — Probierstein fur ächte Freimaurer, ein Denkzettel f. Rosenkreutzer, jesuiten, Illuminaten. 2 part., S. L, 1786. Kloss, 2667.

Anonyme. — Darstellung vorläufige d. heutigen Jésuitismus, der Rozenkreutzeren, etc. Deutschland (Franckfurt), 1786, 36, 376 et 143 pp., Kloss, 3387.

Ueber geheime Wissenschaften. Initiationen und neuere Verbindungen, 2 vol. Alt., 1786-87.

Magie des Anciens ; Atlantide de Bacon ; Naudé sur les R. C. Quelques statuts des R. C. Constitution intér. des Jésuites. Apparitions antiques. Enseignements secrets de Pythagore. Pneumatologie des anciens. La ville solaire de Camparella.

Anonyme. — Briefe (13 geheime) von dem grossen geheimnisse des universals und particulars der goldenen und Rosenkreutzer an J. L. V. Lpzg. 1788, in-8. Kloss, 2671.

Anonyme. — Die Lehren der Rosenkreutzer aus. d. 16 u. 17. Jahrhundert oder einfältig A B C Büchlein für junge schüler so sich taglich fleissig uben in der Schule des H. Geistes. Altona, J. D. A. Eckhardt, 1788, in-fol., 48 feuilles avec des gravures sur cuivre coloriées. Kloss, 2603 et 2661. Semler, p. 112. Nat. : refusé.

Se trouve aussi sous les titres Madathanus. Aureum seculum redivivum et geheime Figuren, etc. L'ouvrage comprend 2 parties 23 et 17 ff.

Les frères théorétiques ou deuxième degré des Rose-Croix d'or, leur instruction et un supplément sur les troisième et cinquième grades. Athen, 1789, in-18.

Rosicrucians. — A Collection of News-paper Cuttings, chiefly from the Manchester Courier and Guardian, relating to the Rosicrucians, monté sur onglets et rel. dem.-veau, in-4°; feuil. blancs, Collection curieuse, 1866-70

Mysteries of the Rosie-Cross, or the history of that curious sect of the middle ages known as the Rosi crucians. T. P. S. Londres (1890), in-8.

Philosophie d'un Rose-Croix, manuscrit signé d'une écriture chiffrée; compris dans le manuscrit n° 184. Recueil de cabale et d'hermétique. Bibl. de Sens.

Compendium totius Philosophiæ et Alchemiæ Fraternitatis Rosæ Crucis ex mandato Serenissimi Comitis de Falkenstein, Imperatoris nostris Anno Domini 1374.

Manuscrit appartenant à Karl Kiesewetter. Voir article du Sphinx, 1886, et trad. dans le Théosophist, avril 86.

Maier. — Theosophia Egyptiorum, etc., copie manuscrite des *Arcana*. Leipzig, Pauliner Bibliothek.

Manuscrit. — Walter Spencer. — The oath given by me on entering the order (R. C.) in 1857. 25 ff., in-4, fig.

Ex libris du major Irwin.

Anonyme. — Histoire des frères de la Rosæ (*sic*) Croix.

Sans autre renseignement in Borelli. Bibl. Chemica p. 191.

Mysterium Magnum seu studium universale, in-folio. Vollst. Verz., n° 200.

Das unbegreiflicher grosse und aller wichtigste, um seiner kurze der Zeit und aller leichtesten aus arbeitung stupendeste geheimniss der Universaltinktur auf Menschen und metalle, publié par Schröder, librairie Brunswick, avec deux autres traités sous le titre : Drey uberaüs, seltene und aus den geheimsten manuscripten zum erstenmale aus Licht gebrachte alchymistische Tractate, mais a quelques exemplaires seulement. Vollst. Verz., 154.

Abhandlung von dem Meteoren vom Bruder Pamerion. Freymaurerische Versammlungs reden, p. 279.

Geheime manipulationes in aus arbeitung des Steins der Weisen von der Fraternitate Roseæ ét Aureæ Crucis communiciret einem anonymo nachdem er die pflicht der Verchwregenheit abgelegt, 1722. Œuvre de 13 R. C. dont voici les principaux : Hol-

tasop (Fridrich Gualdianus). Friedrichstein imperator frat. Baron von Reich. Herr von Ritterspach. Von Vulstein. Nathan Reinhard. Ranzau, Reventklau. Tuffetang. Père Schwartz e soc. Iesu. missionnaire I. O. Weisen, fr. Guardian ordre des fransciscains. Vollst. Verz., 153.

Toltii cœlo referato chymico und manuductione, wie auch zu dem Clave in welchen Arbeiten vieles verhalten, und wird vieles vorfallen zu reden... 3e partie. Vollst. Verz,, 146. Commentaires et titre de la 3e partie 91 ff., in-4 serrées. A la fin 14 pages de supplément sur Zollius. Le manuscrit complet 144, 145 et 146 est très rare ; il y a eu à la mort de Frédéric Gualdianus (1724) des copies de la 1re partie seulement. Elle a été aussi imprimée sous le titre : Geheimniss aller Geheimnisse oder Clavis sapientiæ omnium philosophorum avec 2 figures sur bois, dans le Medicinisch and alchemistisch oraculus. Ulm 1772 et 1775, p. 38, mais défigurée et incomplète et dans la Neue Sammlung der Bibliothek fur die höhere Natur Wissenschaft (Dr Schrader, 2e vol.) incomplètement aussi sous son titre primitif.

Schlüssel der Wahren Weisheit unter einem gespräche eines durch die Weisheit gelehrten Schülers, welchem die Weisheit alle geheime manipulirung sowohl universaliter als particulariter durch alle 4 reiche... und alle geheime manipulirung uber des Tolti Cœlum chymicum Referatum, manuduction 1468, C. F. R. C. 2e partie, 62 ff. serrées. Vollst. Verz., 145.

Schlussel der wahren Weisheit unter einen Gespräche eines Wohlerfahrren und den Wahrheit sehr nahe Kommenden sophisten welcher sich mit Weisheit eingelassen welche ihm alle Fehler in seinen arbeiten anzeiget und ihm zugleich den wahren Schlussel zu allen arbeiten ohne einigen Hinterhalt in die Hände giebet, sovohl universaliter ac particulariter, sich solchen zu gebrauchen... Fr. R. Rosæ de Cruce 1486, in-4, 1re partie.

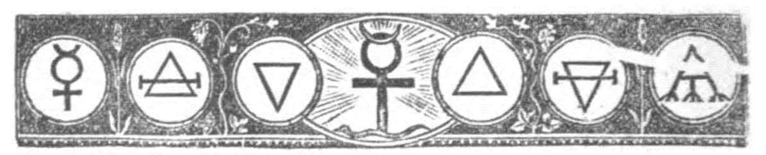
A la fin de la préface avec approbation de toute la confrérie F. R. T. h. C. R. anno 1458, 17 may. 69 ff., in-4. Vollst. Verz., 144.

Der guldene Begriff der Geheimsten geheimnisse der Rosen und Gulden Kreutzer als die eröffnete Hand mit ihren 3 steinen der Wunder.

Dans l'histoire de J.-G. Meister sur la transmutation d'un métal inférieur en un meilleur, on trouve, p. 83, une lettre de Friederii Gualdianus (G. Fictuld. Probierstein, p. 88), écrite de Biberach, le 15 septembre 1721, où il raconta qu'il fut envoyé par les R. C., à Biberach, à 15 milles au-delà de Nürenberg pour exiger et emporter de chez une veuve dont le mari avait été un adepte, et noyé sur la Meuse en 1719 avec d'autres R. C. ce manuscrit et les deux suivants (Schlüssel, 2 parties). Dans une deuxième lettre d'Augsbourg, 25 septembre 1721, il dit n'avoir pas encore mais espère posséder bientôt ces rares ouvrages qu'il place au-dessus de tous les autres. Vollst. Verz., 143.

MARC HAVEN ET SÉDIR.





PARTIE LITTÉRAIRE

LE PHARE

I

C'était un soir. Mon âme, en chimères fertile,
Quittant du corps charnel l'enveloppe fragile,
S'arrêta près d'un phare, attentive. La nuit
Sur qui roulait la brume, et la mer, dont le bruit
Remplissait l'infini, semblaient parler ensemble.
La nuit noire disait :
« Phare glorieux, tremble !
« Tremble dans mon brouillard ! Je suis l'obscurité
« Vengeresse et puissante, et de toute clarté
« L'ennemie. Ombre et mort, Phare, tel est l'empire
« Qui me fut dévolu. Rien de ce qui respire
« Ne m'échappe, et je suis au delà du cercueil
« Où le souffle n'est plus. Phare, ferme ton œil. »
Et le phare impassible, au milieu de la brume,
Jetait au loin le jour.
Alors, l'ombre à l'écume
Cria :
« J'amasse en vain le brouillard et l'horreur :
« La clarté reste et brille. O flots ! dont la clameur
« Me berce en mon empire, à l'assaut de la roche,
« Jetez en mugissant la vague qui ricoche
« Et qui brise sous elle, ou l'ouvrage de Dieu,
« Ou le travail de l'homme. »
Alors, comme l'épieu
Qui sur le but s'abat, rempli de clameurs mornes,
L'Océan tout entier roula ses flots difformes
Sur le récif obscur. Le gigantesque choc
Enveloppa d'écume et le Phare et son roc,
Mais, quand le flot grondant eut retiré sa lame,

On vit la tour debout jetant au loin la flamme.
Alors, dans l'éther pur, au-dessus du brouillard,
Et comme remontait la mer au teint blafard,
Dieu, qui la surveillait, réveilla la tempête.
Elle arriva, criant :
« Voici la vague en fête
« Qui danse et qui rugit, oubliant que souvent
« Son effort est bien nul, sans moi qui suis le vent. »
Et les souffles de l'air, ainsi qu'une massue,
Brandirent l'Océan.
Mais la roche moussue
Que blanchissait la mer, supporta cet assaut,
Et le vent s'en alla.
Alors, parut en haut,
Plus pur et plus serein, le blanc rayon du phare,
Car le vent furieux, à la nuit qui s'effare,
En brandissant la vague avait en même temps
Arraché le brouillard !

II

Mon esprit, bien longtemps,
Resta pensif, voyant la vague fatiguée,
Par le roc immobile à la fin subjuguée.
Et je dis :
C'est ainsi que la foule, souvent,
Contre la vérité, Phare auguste, élevant
Son flot blafard où rampe une baveuse écume
Pousse un long cri d'horreur. Mais le Phare où s'allume
Sa divine clarté, reste. Et, lorsque parfois,
Au brouillard, à la mer, la mer aux mille voix
Se joint le tourbillon des haines populaires,
Au moment où s'unit aux sinistres colères
L'orage impétueux, à l'instant où l'on croit
Que la tour va tomber, foudroyée ; où l'on voit
La nue échevelée et l'éclair qui la raye,
C'est Dieu qui dit au vent brutal : « Balaye ! »
[brume ?
— Réponds. Qui donc es-tu, toi, qui viens dans ma
Qui m'apparais soudain, blanche comme l'écume
Des océans profonds. Réponds. Qui donc es-tu ?

Ne vois-tu pas mon deuil sombre et mon front battu ?
— Que m'importe. Je viens ! Je viens ; j'ouvre ta porte
Ne me repousse pas : voici que je t'apporte
L'espérance qui rit. Poète au rythme lent
Je suis ta muse ; vois : mon front est blanc,
J'ai du rêve plein l'âme, et je suis jeune et belle,
J'ai des baisers qui rient au pli bleu de mon aile ;
Poète ! je suis celle à qui tu parles bas
Quelquefois Me voici, ne me repousse pas.
— Que veux-tu dire ? Arrière et disparais ! Arrière !...
Mon âme est attristée et mon cœur en prière.
Je ne veux pas du bruit menteur de ton baiser !
Aux coupes de douleur, seul, je veux me griser !
— Ah ! Poète ! tu veux chanter à pleines lèvres
L'heure dolente et noire aux battements des fièvres ;
Tu veux tordre tes bras ! tu veux pleurer, crier,
Et la palme est pour toi le plus beau laurier !...
Tu ne veux pas du rire où chantent les tendresses,
Du baiser fou, de l'or joyeux des longues tresses,
Prends-moi donc, insensé, prends-moi donc contre toi,
Car je suis la douleur : je suis femme ! Prends-moi.

2 septembre 1905.

Ed. Dace.

UN SECRET PAR MOIS

Voici deux secrets pratiques : un pour guérir de l'ivrognerie, l'autre pour enlever la fatigue d'une longue marche très promptement.

1° Prenez vivantes trois ou quatre anguilles d'eau douce et mettez-les dans un ou deux litres de vin jusqu'à ce qu'elles soient mortes. — Mêlé à l'eau ou bu par petites quantités, ce mélange dégoûte du vin, sans qu'on se rende compte pourquoi. Il faudrait naturellement laisser ignorer à la personne qu'on veut guérir l'essai tenté.

2° Prenez de l'armoise et pilez toute la plante de façon à réduire en une sorte de pâte et mêlez avec de bonne graisse dans un mortier. Après une longue marche, oignez-en les pieds et les jarrets, la fatigue disparaîtra très vite.

Pierre Bayrus.

Cours de l'Ecole hermétique.

Les cours ont commencé le 12 octobre.

Voici le programme jusqu'au mois de janvier.

Lundi : *Eléments d'Occultisme*, *Thérapeutique magique*, par E. Dace.

Mardi : *Études des Evangiles*, par Sédir.

Mercredi : *Alchimie*, par Merlin ; *Médecine Hermétique*, par le docteur Biagini. (En alternance).

Jeudi : *La Kabbale*, par PAPUS.

Vendredi : *Eléments d'Astrologie*, 2e vendredi de chaque mois ;

Tenue Martiniste, le 4e vendredi de chaque mois.

Les inscriptions des élèves nouveaux sont reçues le jeudi soir à l'Ecole et tous les jours l'après-midi chez M. Dace, 9, rue des Beaux-Arts.

L'inscription est de 2 francs et le droit de cours de 2 francs par mois.

La Régression de la mémoire

Le cas de Mlle Marie Mayo qui a vécu plusieurs existences et qui se les rappelle. — Nouvelles expériences de M. le colonel de Rochas.

Le maître des études dans l'ordre des sciences psychiques est, à cette heure, le colonel de Rochas. Soldat sorti d'une de ces rudes lignées de soldats de l'Isère, il jure par l'épée et par la croix ; il n'a pas besoin de nouvelles révélations pour croire à l'âme immortelle ; cependant, il aspire à en faire la démonstration par les moyens dont il dispose.

C'est pourquoi, depuis quelque temps, il explore un nouveau champ d'expérience qu'il nomme la *régression de la mémoire*.

On sait que, dans certains cas, et spécialement dans les derniers instants de la vie, la mémoire du passé revient souvent avec une intensité et une précision remarquables. M. de Rochas a constaté qu'on pouvait déterminer expérimentalement le phénomène chez quelques sujets en les endormant au moyen de passes longitudinales. On leur fait parcourir, en remontant, toutes les phases de leur existence. Le sujet repasse ainsi par tous les âges de sa vie écoulée ; il redevient adolescent, enfant, et même nouveau-né. Il a dix ans, il a quelques mois, il a moins.

Redevenir par l'esprit, le geste, l'enfant qu'on fut ; re-

trouver sa candeur et son innocence; se manifester aux différentes époques en remontant son cours jusqu'à sa source : c'est déjà bien joli. Mais M. de Rochas, qui ne doute point que l'âme est immortelle et que notre existence terrestre n'est que la suite d'une autre existence, a essayé, grâce à de nouvelles passes, d'entraîner le sujet au delà de son existence actuelle et d'éveiller en lui le souvenir de celles qu'il a vécues.

« Si l'on pouvait, nous dit-il, constater que les personnalités qui « jouent » les sujets ont réellement vécu, on aurait une preuve d'une très grande force en faveur de la survie de l'âme et des réincarnations successives. »

Cette preuve, il a tenté de la faire avec un sujet, Mlle Marie Mayo, la fille d'un ingénieur français, qui a passé une partie de sa vie à construire des chemins de fer en Orient et qui y est mort. La jeune fille a été élevée à Beyrouth jusqu'à l'âge de neuf ans, puis a été ramenée en France. Elle réside en Provence; elle a dix-huit ans.

C'est dans la maison de cette jeune fille que les expériences ont été faites, en présence du médecin de la famille, le docteur Bertrand et d'un ingénieur.

Il serait trop long de suivre, jour par jour, le journal des séances qui commencèrent le 2 décembre 1904. Il a fallu d'abord préparer le sujet, l'entraîner, l'amener à extérioriser sa sensibilité, à se dédoubler. Quand elle est dans l'état requis, après plusieurs séances, M. de Rochas détermine la régression de la mémoire jusqu'à douze ans. Il la prie d'écrire son nom. Elle écrit lentement d'une grosse écriture d'écolière « Marie » ; cette écriture est toute différente de celle qui est son écriture normale de jeune fille. M. de Rochas la fait remonter à huit ans et voit une nouvelle signature. A son grand étonnement, elle trace deux lettres arabes. Il demande des explications, il apprend de l'ingénieur qu'à huit ans elle était à Beyrouth, et que les caractères arabes, à cette âge, lui étaient familiers.

Il la fait remonter encore et au delà du sein maternel; alors Mlle Mayo cesse d'être Mlle Mayo ; elle est la femme qu'elle était avant d'être Mlle Mayo, une femme qui s'appelait Line. Et ce n'est pas Mlle Mayo, mais par un phénomène de régression de la mémoire, c'est Line qui est là; c'est la fille d'un pêcheur breton. Elle a voyagé, elle a été

très loin, chez des noirs tout nus ; elle s'est mariée, a eu des enfants. Son mari a péri en mer. Alors, de désespoir elle s'est jetée à l'eau et un poisson l'a mangée. Elle est morte. Elle est entrée dans le « gris ». Et à mesure qu'elle dit ces choses, elle assure les éprouver. La sensation du poisson qui la mange la laisse assez indifférente : le « gris », sans être agréable, se supporte. Sa mémoire remontant toujours, elle apprend qu'avant d'être Line, la femme d'un pêcheur, elle était un homme, un employé de bureau, à Paris, pas très bon, qui s'appelait Charles Mauville. On fait des passes qui promenèrent sa mémoire sur toute la vie qu'elle vécut quand elle était ce Charles Mauville. Elle est, d'ailleurs, redevenue Charles Mauville en personne quand on l'interroge :

— Où es-tu né ?

— A Paris.

— Sous quel régime ?

— La royauté.

— Tu es Charles Mauville, tu as 30 ans : où es-tu ? Que fais-tu ?

— Je suis à Paris. Je travaille dans un bureau.

— Qui gouverne la France maintenant ? Un consul ?

— Non, plusieurs.

— Tu es sans doute révolutionnaire ?

Pas de réponse, « mais, disent les examinateurs, un sourire significatif ».

— Tu as probablement approuvé la mort du roi et de la reine ?

— Du roi, oui, de la reine, non.

— Tu as eu une mauvaise conduite ?

— Oui...

Charles Mauville a maintenant cinquante ans ; il meurt. Par les souffrances que mime Mlle Mayo, momentanément redevenue Mauville mourant, on pense qu'il doit succomber à la tuberculose.

— Y avait-il beaucoup de monde derrière ton cercueil ?

— Non.

— Que disait-on de toi ? Que tu avais été un méchant homme ?

« Oui », fait Mlle Mayo ; mais cela lui est pénible à avouer, et elle répond tout bas.

Le curieux, c'est que les expériences se renouvellent à plusieurs jours de distance, et que le sujet s'en tient aux versions déjà données, et que sa mémoire reste fidèle aux personnalités « découvertes »; il les complète seulement. On interroge un autre jour ce Mauville sur son âge de cinq ans. Puis on remonte jusqu'au sein de sa mère; il ne voit pas très bien, « sinon que ça tourne et que ça remue ». Mais voilà qu'il passe dans une autre existence: il revoit son ex-moi d'avant. Il est une femme, mais une femme du monde, dont le mari a une charge à la cour. C'est une coquette qui s'appelle Madeleine de Saint-Marc; elle est jolie. Elle a connu Mlle de La Vallière et Mme de Maintenon. Elle a été présentée au roi. Elle a vu M. de Louvois, qui est aimable, Scarron, qui est vilain.

— Et Vauban ?

— Il a l'air d'un paysan.

— Avez-vous vu jouer Molière ?

— Oui, mais je ne l'aime pas beaucoup.

— Connaissez-vous M. Corneille ?

— C'est un sauvage.

— Et M. Racine ?

— Je le connais par ses œuvres, je l'aime beaucoup...

Ainsi Mlle Marie Mayo a été sous Louis XIV une grande dame, un peu coquette, Madame de Saint-Marc; sous Louis XV et la Révolution, un employé un peu noceur; sous la Restauration, une femme de marin, morte noyée. Présentement elle est une aimable personne, fille d'un ingénieur. Sa pauvre âme, comme on le voit, a une évolution fortement terrible, et dans le seul espace de deux siècles; on n'est pas remonté au delà.

On constate que, selon les personnalités qu'elle est au moment des passes, son caractère change comme son écriture. Fille, elle est réservée; mais garçon, elle est tout impudeur. Si, quand elle est garçon, les expérimentateurs portent la main sur sa gorge, ce geste est sans conséquence, et elle ne s'en soucie point : elle s'en fâche quand elle est femme.

Avec un peu d'imagination et un peu d'auto-suggestion, il n'est peut-être pas impossible d'être une grande dame sous Louis XIV, un sans-culotte sous Robespierre et une matelote sous Louis XVIII. M. de Rochas lui-même con-

vient que pour croire aux personnalités que « jouent » les sujets, que pour être certain qu'ils ont réellement vécu les vies qu'ils disent avoir vécues, il faudrait d'autres preuves que leurs trop sommaires explications.

Il a poussé la conscience jusqu'à essayer d'authentiquer la trace des personnages désignés comme ayant vécu : il n'y est parvenu jamais. Bien mieux, il a pu contrôler l'invraisemblance de certaines incarnations. A une de ces personnalités vivant au XVII[e] siècle, on demande quelques détails sur ses actes :

— Je passais le conseil de revision !

Et une autre fois :

— J'étais porteur de journaux.

Un incarné du temps de François I[er] se voit à la cour de Versailles !

Ces anachronisnes sont déconcertants, M. de Rochas y consent, mais il a tant pratiqué de médiums qu'il est blasé sur cet alliage de vrai et de faux. Il n'ose encore dire cependant qu'il y ait là une certitude, il n'est que troublé. Il dit :

« Doit-on assimiler ces phénomènes à de simples rêves ? Certainement non. Il y a là une constance, une régularité que nous ne trouvons pas dans les rêves ordinaires où les impressions emmagasinées dans notre cerveau reparaissent sous l'influence des causes diverses en se déterminant les unes les autres comme dans un kaléidoscope. »

Nous ne voyons pas là, nous non plus, une forme du rêve. Mais n'y a-t-il pas pour les expliquer l'auto-suggestion et le roman ? Mlle Mayo a peut-être beaucoup d'imagination avec une teinte vague de littérature et d'histoire.

Le mécanisme du phénomène n'en est pas moins, quoi qu'on pense, extrêmement curieux.

(*L'Eclair*)

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

H.-G. WELLS, *Anticipations*, trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, in-18, *Mercure de France*.

Wells est un des écrivains les plus originaux de ce temps. Chez l'auteur de *la Guerre des Mondes*, de *la Machine à explorer le temps*, des *Premiers Hommes dans la lune*, de *la Merveilleuse Visite*, le romancier se double d'un savant. On l'a comparé à Jules Verne, et ce Jules Verne anglais serait supérieur au nôtre, par la solidité et la profondeur de son savoir. Il y a aussi en lui de l'Edgar Poë, mais, à la différence de ce dernier, il y a un tempérament sain et robuste. On a prononcé également à son sujet les noms de Swift, de Villiers de l'Isle-Adam, de Robida, de Philippe Daryl.

Il n'est pas, certes, le premier qui ait essayé de prédire l'avenir et d'imaginer des mondes différents du nôtre. Ce qui lui donne une supériorité, c'est sa forte culture scientifique. Chimiste, électricien, ingénieur, mécanicien, naturaliste, économiste et sociologue, il est tout cela à la fois. Il a su allier la solidité d'un savoir très étendu à une imagination brillante, d'une fertilité inépuisable, dans ses créations fantastiques, ces merveilleuses prévisions, où s'exercent, en outre, sa verve humoristique et sa fantaisie extraordinaire.

M. Henry-D. Davray, seul ou en collaboration, a traduit en une langue claire, simple et forte, la plupart de ses ouvrages. Le dernier paru est *Anticipations*. Celui-ci n'est pas un roman, mais une suite d'études ou plutôt de *prophéties* (1) parues au cours de l'année 1901, dans la

(1) « La prophétie moderne devrait être... une branche de la philosophie et suivre exactement la méthode scientifique » (p. 6, note).

Fortnightly Review, où il offre une « ébauche hypothétique, mais aussi peu fantaisiste que possible, de la façon dont iront les choses de ce monde au vingtième siècle ». C'est « une esquisse des temps futurs, un exposé préalable... de l'effort probable de l'humanité, en face des nécessités de l'avenir ». Cet essai de *pronostication*, — composé d'une série « d'enquêtes loyales et de considérations coordonnées », — forme comme une sorte de prolongement, de développement rationnel de la science et des tendances sociales nouvelles. Il note aussi, par contre, ce qui est appelé à disparaître dans nos sociétés actuelles.

Ses études sur la locomotion, la diffusion des grandes villes, les habitations, la lutte des classes et la prédominance de l'une d'elles sur les autres, constituent les parties les plus précises et les plus affirmatives de ses *Anticipations*.

Wells annonce — par suite du développement et des progrès des moyens de locomotion — la formation de vastes régions qui s'étendront sur un rayon d'au moins 150 kilomètres. Ainsi Londres, vers l'an 2.000, aura comme banlieue la majeure partie de l'Angleterre, et la fédération des nations européennes aura pour centre la grande région urbaine qui se formera sur les rives du Rhin, « s'étendra de Lille à Kiel, enverra des prolongements, par la vallée de ce fleuve, jusqu'en Suisse, par la Moldau jusqu'à Prague et sera la capitale industrielle du monde. Paris deviendra son *West-End*, son quartier élégant et aristocratique ». D'autre part, tandis que l'union des peuples jaunes se fera dans la vallée du Yang-tse-Kiang, avec pour capitale Hankéou, les peuples de langue anglaise auront pour centre d'organisation « la vaste région urbaine qui se développera entre Chicago et l'Atlantique et qui s'étendra surtout au sud de Saint-Laurent (1) ».

---

(1) On remarquera que ces villes immenses se formeront et se développeront sur les rives de trois grands fleuves. Il est bon de noter ici que cette influence prépondérante des milieux fluviaux sur la formation de grandes agglomérations humaines, a été longuement analysée et exposée dans un beau travail dû à la plume de feu Léon Metchnikoff : *la Civilisation et les Grands Fleuves historiques*, paru il y a plus de quinze ans.

La langue qui s'imposera probablement, comme langue universelle, à ces synthèses de peuples, est le français. L'opinion de l'Anglais Wells, au sujet de l'avenir de notre langue, mérite d'être retenue.

Quant à la société future, elle sera constituée des principaux éléments suivants : « 1° la propriété irresponsable; 2° les pauvres et les impuissants, large assise de simples travailleurs, base qui n'est plus essentielle ; 3° la vaste masse inchoative des gens plus ou moins capables, qui appliqueront plus ou moins sciemment leur savoir aux besoins généraux d'un capital grossissant ; et cette immense corporation tendra inévitablement, et avec plus ou moins de succès, à s'organiser en un système de classes d'éducation supérieure, solidaires les unes des autres, avec des aspirations et un but commun; et 4° un nombre peut-être égal de gens improductifs vivant dans la mêlée sociale et par elle. » C'est le troisième élément qui est appelé à prédominer. Les unités et les groupes qui le composent, les divers organismes producteurs, se découvrant une unité de but, se sépareront « du capitaliste, du spéculateur parasite et des multitudes misérables des bas-fonds », et soumettront les uns et les autres. Ce sont eux qui organiseront le nouvel ordre social, qui fonderont la *République nouvelle*, laquelle synthétisera et unifiera en elle l'ensemble des nations (1).

La lecture d'*Anticipations* ne peut manquer d'intéresser les occultistes, d'autant plus que Wells est résolument idéaliste.

---

(1) Je ne partage pas l'avis de Wells au sujet des émigrants, qu'il appelle le « déchet de l'Europe ». Sans doute, ces émigrants, dénués en général de tout scrupule, justifient, au point de vue moral, l'expression de Wells ; mais ce manque de scrupules est précisément un avantage dans la lutte pour la vie. De plus — et c'est ce qui est surtout à considérer ici — ils forment une *sélection* d'individus très aptes, très entreprenants, très audacieux. Ce ne sont pas, en effet, les malades, les faibles, les timorés, les inhabiles qui s'expatrient, mais les plus forts, mais les hommes d'action et d'énergie intense, dont a bénéficié et bénéficie l'Amérique, pour son plus grand profit et sa plus grande gloire.



Théodore-Agrippa d'Aubigné, *Œuvres poétiques choisies*, publiées sur les éditions originales et les manuscrits, avec une notice biographique, des notes historiques et critiques et des variantes, par Ad. van Bever, in-18, Sansot et Cie.

Dans son travail érudit et consciencieux, M. A. van Bever s'est imposé surtout la tâche de nous restituer un Aubigné amoureux et sentimental, qui avait été jusqu'ici ou ignoré ou laissé volontairement dans l'ombre. C'est pourquoi il nous a donné des fragments importants du *Printemps*, plus treize pièces inédites composées pendant la jeunesse d'Agrippa et destinées à faire partie de cette œuvre. L'importante notice biographique, que M. van Bever a écrite pour son recueil, s'étend plus particulièrement sur cet aspect de la vie du célèbre huguenot.

Le recueil contient aussi des poésies diverses, des discours, des sonnets, des épigrammes et des pièces satiriques, ainsi qu'une bonne partie des *Tragiques*. Le tout est accompagné de variantes et de notes historiques et critiques.

« Aubigné, écrit M. van Bever, eut beau versifier selon le goût du jour, il ne laissa pas de garder, grâce à la vigueur de son tempérament et à la force de ses émotions, une haute originalité. Il put poétiser à la façon des Italiens, il ne s'abaissa point jusqu'à prendre le ton d'un Pontus de Tyard. Derrière la face souriante du poète galant, l'homme d'idée et d'action reparaît et fait pressentir le concepteur amer auquel nous devrons un jour cette saisissante fresque : *les Tragiques* ». Cette « vision de feu et de sang » où passent sans cesse « les tableaux les plus piteux des calamités et des guerres civiles », « les peintures des vices et déportements du siècle » sont une œuvre unique dans notre littérature... Jamais l'esprit français en révolte n'eut des accents plus poignants, sinon plus sincères, pour exprimer les élans d'une âme héroïque et troublée. »

*
* *

MAURICE DE GUÉRIN, *le Centaure* et *la Bacchante*.
EUGÉNIE DE GUÉRIN, *Reliquiæ*.
(Notices d'Edmond Pilon, 2 vol. p. in-12 cour., Sansot et Cie.)

On ne saurait trop louer M. Edmond Pilon d'avoir évoqué le souvenir de ces deux êtres d'élection, de ces deux écrivains d'intimité charmante, qui s'appellent Maurice et Eugénie de Guérin (1).

Maurice, qui mourut trop tôt (à vingt-neuf ans) pour l'honneur et la gloire des lettres françaises, est l'auteur d'un *Journal*, de *Lettres* et de deux poèmes exquis, malheureusement inachevés : *le Centaure* et *la Bacchante*.

« Pour moi, dans les modernes, écrit Goncourt dans son *Journal*, il n'y a eu jusqu'ici qu'un homme qui ait fait la trouvaille d'une langue pour parler des temps antiques, c'est Maurice de Guérin dans *le Centaure*. » Et M. de Gourmont ajoute : « *Le Centaure* est à mettre parmi les plus belles et les plus précieuses pages de la langue française. »

Maurice fut le condisciple de Barbey d'Aurevilly, à Stanislas. Il vécut aussi quelque temps en Bretagne, à la Chênaie, auprès de Lamennais, et en compagnie d'Edmond de Cazalès, de Montalembert, de Lacordaire et de Gerbet.

Eugénie avait cinq ans de plus que son frère. Elle naquit en 1805 et mourut en 1848, à l'âge de quarante-trois ans. Elle fut l'ange tendre et dévoué qui veilla sur Maurice. Qu'il fût près ou loin d'elle, elle ne cessa jamais de penser à son cher Maurice et de reporter sur lui toute son affection. C'est pour lui qu'elle écrivit son *Journal*; c'est à lui principalement qu'elle écrivit ces *Lettres* d'une simplicité et d'une ingénuité charmantes, toutes parfumées de sen-

---

(1) M. Edmond Pilon les fait naître, par erreur, dans le Périgord. Le château de Cayla, où ils virent le jour, se trouve dans le Haut-Languedoc (arrondissement de Gaillac). Il doit bien y avoir 200 kilomètres de Gaillac à Périgueux, capitale du Périgord.

teurs agrestes ; sans lui donc, cet écrivain délicat, « ce saint Augustin des femmes... un saint Augustin sans péché », comme l'appelle Lamartine, ne se serait jamais révélé.

Tributien, compagnon de jeunesse de Maurice, fut l'éditeur du frère et de la sœur. M. Edmond Pilon a réédité, en un format de poche, les deux poèmes de Maurice et des fragments du *Journal* d'Eugénie. En quelques pages émues, il adresse un hommage pieux à « ce frère de toute solitude et de tout abandon » et à Eugénie, « ce type de la sœur affectueuse », « cette noble intelligence, cette belle âme », qui fut, jusqu'à un certain point, une Jacqueline Pascal, une Henriette Renan.

* * *

ERNEST GAUBERT, *Jean Lorrain*, broch. in-18, Sansot et Cie.

JEAN LORRAIN, *Heures de Corse*, petit in-12, cour. Sansot et Cie.

Dans la biographie critique qu'il consacre à M. Jean Lorrain, M. Gaubert nous révèle un Lorrain quelque peu différent de celui que l'on connaît et qui est sans doute un peu légendaire. Il est vrai que M. Jean Lorrain écrivit d'abord des vers et des proses où refléta tour à tour Beaudelaire, Edgar Poë, Barbey d'Aurevilly, Villiers, les Goncourt, Raitif de la Bretonne, dont il emprunta le nom pour signer ses « Pall-Mall » de *l'Écho de Paris*. Il est vrai aussi qu'il peignit l'extrême, l'exceptionnel, le rare, le vice et la névrose, et évoqua tous les cauchemars et toutes les horreurs. Mais voici que sa muse perverse s'est éveillée et purifiée aux « souffles pur du matin libérateur ». C'est maintenant le Lorrain de *la Dame Turque*, des *Propos d'âmes simples*, de *l'École des vieilles femmes*, des *Heures de Corse*.

Ce dernier livre est un délicieux petit volume, un recueil de notations exquises, de souvenirs précieux sur Napoléon enfant et sa mère, et d'anecdotes piquantes sur le célèbre bandit Bellacoscia. Les traits de mœurs et les coutumes sont notés avec précision. M. Lorrain excelle également à rendre la couleur des paysages et à surprendre leur âme.

JACQUES BRIEU.

*
* *

Vient de paraître à la Librairie de la Fédération, 97, rue du Rozaire, à Rio de Janeiro, Brésil, un bien intéressant petit Traité d'occultisme et de théosophie dû à la plume délicate de M. E. Laurenço de Souza. C'est une œuvre malheureusement bien trop courte mais fort attrayante tant par sa charmante dialectique que par les aperçus nouveaux qu'elle nous apporte dans cette science que les Papus, les de Rochas ont poussée à un si haut degré.

Lecteurs, nos amis, si vous connaissez le portugais, lisez ce délicieux opuscule. Vous m'en remercierez de l'avoir signalé à votre curieuse et bienveillante attention.

PAUL D'ORANGE.

*
* *

Notre destinée dans les étoiles

Faut-il croire aux influences planétaires ? Oui. Et dans le but de le prouver et de convaincre les sceptiques et les incrédules, j'offre de faire le thème natal de toute personne pour la somme de 5 francs, et m'engage à rembourser le montant intégral versé, si l'horoscope est prouvé faux. Envoyez avec mandat la date et le lieu de naissance, avec, si possible, l'heure de celle-ci, à M. Miéville I. Villa Musset, 9, rue Jouvenet, Paris.

*
* *

Magnétisme Personnel ou *Psychique*. Éducation et développement de la Volonté. *Pour être heureux*, *Fort*, *Bien portant*, *Réussir en Tout*, par H. DURVILLE. In-18 de 254 pages, avec Têtes de chapitres, Vignettes, Portraits et 31 Figures explicatives, reliure souple. Prix : 10 francs, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris 4e.

Le *Magnétisme personnel* est une influence qui permet à l'homme comme à la femme d'attirer à lui la considération, l'intérêt, la sympathie, la confiance, l'amitié et l'amour de ses semblables ; d'obtenir les meilleures situations, d'arriver à la domination et à la fortune, ou tout au moins au bien-être que nous désirons tous. Cette influence nous met immédiatement en contact avec les énergies ambiantes,

et nous permet de les fixer en nous pour accroître notre individualité physique et morale. Elle donne au magnétiseur le pouvoir d'opérer, même à distance, des guérisons extraordinaires, et à l'hypnotiseur celui de suggérer ce qu'il veut ; c'est lui qui donne à chacun de nous l'intuition, cette perception intime qui permet de distinguer ce qui nous est bon et utile de ce qui nous est nuisible.

Un certain nombre d'individus — les forts, ceux qui arrivent toujours au but de leurs désirs — possèdent naturellement cette influence à un degré plus ou moins élevé ; les autres peuvent l'acquérir, car elle existe chez tous à l'état latent, prête à être développée.

Le hasard n'existe pas. La providence est en nous et non pas hors de nous ; la nature ne nous domine pas, mais elle obéit au contraire à notre impulsion, à notre désir, à notre volonté ; elle est le champ mis à notre disposition pour cultiver notre évolution, et nous y récoltons toujours ce que nous y avons semé ; en un mot, *nous faisons notre bonheur ou notre malheur, nous assurons nous-mêmes notre destinée.*

Quels moyens devons-nous employer pour faire notre destinée telle que nous pouvons la concevoir ? — Ces moyens tiennent presque tous à notre caractère que nous pouvons modifier, à l'orientation que nous pouvons donner au courant de nos pensées habituelles, et surtout à l'énergie de la volonté que nous pouvons toujours développer. Mais pour modifier avantageusement son caractère, pour penser toujours utilement et pour vouloir avec persistance, il faut savoir, et pour savoir, il est nécessaire d'apprendre. C'est pour cette éducation — qui est à la portée de toutes les intelligences — que ce livre a été rédigé. Il est divisé en deux parties : une *partie théorique*, qui étudie les lois psychiques ainsi que les manifestations de la pensée et de la volonté ; une *partie pratique*, démonstrative, expérimentale, qui enseigne les moyens les plus simples et de rendre maître de ses pensées, de développer et de fortifier sa volonté, et d'assurer tous les moyens d'action qui permettent d'atteindre plus sûrement au but de ses désirs.

Le *Magnétisme personnel* est un livre de chevet à étudier et à méditer sérieusement. Il rendra les plus grands services à tous les degrés de l'échelle sociale et sera aussi

apprécié dans le palais du riche, à qui la fortune ne fait pas le bonheur, que dans la mansarde ou la chaumière de l'honnête ouvrier qui aspire à améliorer sa situation. Il sera une véritable révélation pour tous ceux qui l'auront bien compris, car il contient le Secret de la Vaillance, du Courage, de la Force et de la Santé physique et morale; le Secret de la Réussite de Tout ce que l'on entreprendra; le Secret de la Bonté, de la Vertu, de la Sagesse; le Secret de Tous les Secrets; la Clé de la Magie et des Sciences dites occultes.

*
* *

Vient de paraître à la « Librairie Française », 4, place Saint-Michel, Paris, une petite méthode pratique d'onomantie astrologique, par G. Phaneg, professeur à l'Ecole hermétique.

Nous engageons tous ceux de nos lecteurs qui ont commencé les études astrologiques à se la procurer.

Le prix est de 1 fr. 25.

REVUE DES REVUES

L'*Écho du Merveilleux* présente toujours beaucoup d'intérêt. Dans le numéro du 1er août, j'ai relu avec plaisir les mésaventures de ce pauvre Berbignier que Stanislas de Guaïta avait donné comme exemple d'obsession dans son magistral ouvrage *le Temple de Satan*. Je citerai aussi un article de Vanki sur l'éclipse de soleil du 30 août dernier, au point de vue astrologique. Les influences à craindre sont plutôt mauvaises et affecteront tous les lieux où l'éclipse a été visible, pendant environ quatre années. — A lire encore un intéressant article signé Reginald B. Span, dans lequel plusieurs sorties inconscientes en astral sont bien observées et étudiées. Le numéro du 15 août contient plusieurs articles curieux; entre autres l'étude de Nébo sur les pronostics de guerre.

Les situations de Saturne et de Jupiter seraient, en 1906, les mêmes qu'en 1870, et Nebo en conclut que la France subirait, en cas de conflit avec l'Allemagne, une série de désastres. Robert Duval a interviewé l'éminent auteur de *l'Oblat*, qui prépare en ce moment un ouvrage sur Lourdes, dans lequel il a l'intention de montrer la mauvaise foi de Zola et d'autres historiographes, qui ont écrit sur Lourdes de parti pris. Enfin, on pourra lire avec intérêt dans le numéro du 1er septembre, une étude de la plus grande importance sur une nouvelle thérapeutique des phlegmasies externes ou internes, abcès ou même méningite — et fièvre typhoïde. — Cette méthode est basée sur le fait que toute chair crue et saine est un puissant générateur d'électricité et aussi sur le rôle du foie dans l'organisme. Le docteur Francis Aurigo a donc trouvé expérimentalement que, dans beaucoup de cas, des applications de foie cru et sain ont donné des résultets merveilleux comme décongestionnants. Il cite des guérisons d'asthme, de typhoïde et de méningite tuberculeuse extrêmement graves. En résumé, le nouveau procédé me paraît digne de l'examen attentif des hommes de science. — A remarquer encore, dans ce numéro, une très belle définition de ce qu'est l'homme par rapport à tout l'inconnu qui l'entoure : « Il nous semble que l'âme est prisonnière dans une prison de chair et que les cinq sens sont de tout petits soupiraux à travers lesquels passent les murmures et les vagues sensations, les mouvements lointains et les soupirs imprécis de tout un monde invisible. »

L'Étincelle de septembre est, ce mois-ci, très intéressante, et l'article d'Eleuthere réellement remarquable. Il y a là des aperçus, des idées sur la Mort, la religion Unique, et le rôle du Christ dans l'univers, qui sont réellement d'un Initié à la plus pure tradition. Nous l'en félicitons vivement. L'abbé Julio consacre sa chronique aux guérisseurs et à une étude sur la guérison des maladies par les procédés mystiques. Certes, la médecine théurgique est la plus élevée de toutes, mais on ne pourra jamais guérir toutes les maladies. La souffrance physique est un moyen que nous avons de payer nos dettes, et il y a certaines dettes qu'il faut payer par la maladie.

La Science astrale donne dans son numéro de juillet-

août un article de concordance sur les prédictions réalisées, entre autres les menaces de guerre qui n'aboutissent pas, le désastre de la flotte russe, etc. L'auteur de cet article étudie aussi les lois, et les causes des présages astrologiques. Dans sa partie pratique, sont recherchés les présages donnés par l'entrée du soleil dans le Lion et la Vierge. D'accord avec la plupart des résultats obtenus par différentes méthodes, nous trouvons consignées ici de fort menaçantes prévisions : mouvements populaires, émeutes, mort d'un souverain, grands dangers pour le tzar et le roi d'Espagne; le choléra, la marine menacée, etc. La partie didactique renferme une étude approfondie sur Saturne, Uranus, Neptune, le Soleil et la signification des faces du Zodiaque.

Le numéro de septembre de la même revue contient un article de Janus sur l'Influence solaire au point de vue scientifique; les présages donnés par l'entrée du soleil dans la Balance sont ensuite étudiés. — A lire aussi des Études sur la physiognomonie et les génies planétaires. — Le cours d'astrologie renferme la description des formes physiques données par les signes zodiacaux. Cette étude est fort bien faite et sera très utile, aussi bien aux astrologues officiels qu'aux partisans de l'onomantie.

Nous avons reçu également, comme publication astrologique, une revue anglaise fondée en 1890, *The Modern astrology*, qui paraît suivre à peu près les mêmes principes que *la Science astrale française*. Elle contient des études sur le signe du Lion, l'astrologie indienne, un calendrier pour le mois d'août, et une liste des dates de naissance des personnes les plus connues en Angleterre.

La Vie Nouvelle, toujours très utile à consulter pour les spiritualistes sans distinction d'écoles. Nous signalons, dans les numéros d'août, les articles du docteur Foveau de Courmelles sur la radiothérapie pour la guérison du cancer. L'auteur signale les dangers de cette thérapeutique nouvelle et indique les précautions à prendre. Claire G. continue ses souvenirs spirites qui sont souvent curieux et racontés avec charme. Le docteur Becour publie un intéressant récit de vision au verre d'eau. Quelques-unes sont extraordinaires. — A lire également *la Psychologie*,

par E. Bosc, et *la Continuation de Thomassine*, roman occulte par M. A. B.

Le Spiritualisme moderne, numéro d'août-septembre, a un programme très chargé. Parmi les nombreuses études, signalons *la Continuation de l'Histoire d'une Ame*, par le docteur de Faremont, dont j'ai déjà souvent parlé à cette place. La description de ce que peut ressentir l'Esprit délivré de son corps, délivré de la terre, en s'élevant dans des espaces toujours plus lumineux, prouve une remarquable intuition de l'occulte, et que vraiment le *Ciel* peut être senti même dans notre corps physique. M. D. Chevreuil examine, au point de vue philosophique, éclairé par la lumière de la Tradition, le problème de la naissance. Il examine plusieurs hypothèses et conclut que la plus normale et la plus juste est celle qui enseigne le développement progressif de l'âme et son incorporation lente au corps physique. M. Beaudelot, dans une étude fort sage, établit que le hasard n'existe pas, et que tout en nous et autour de nous est la manifestation d'*effets* et de *causes* dont quelques-unes sont inconnues, mais n'en existent pas moins.

L'*Antipathie* est un extrait d'un petit livre très précieux intitulé : *Études tentatives*, par Zhora; que tous les lecteurs du spiritualisme moderne sachent bien, qu'ils ont, dans les articles de Zhora, des enseignements initiatiques de la plus haute valeur. Dans celui-ci, une des clefs des pouvoirs par l'Amour est donnée presque clairement : Aimez qui vous est antipathique et vous aurez fait un grand pas dans la voie.

Le Bulletin de la Société psychique de Nancy renferme, dans son numéro septembre-octobre, le résumé d'une très intéressante conférence d'Annie Besant : « La psychologie nouvelle ». L'auteur prouve que l'ancienne méthode de baser la psychologie sur la physiologie équivalait à peu près à dire que pour comprendre le génie d'un musicien, il n'y a qu'à étudier le piano. Elle démontre que la nouvelle psychologie matérialiste aura à répondre à des questions dans le genre de celle-ci. Si la pensée est le résultat de l'organisation physique, si le cerveau la produit, comment est-elle plus vive lorsque le cerveau est dans le coma? Ce qui est prouvé par la conscience et les perceptions déve-

loppées dans certains états de trance ? Elle termine en renvoyant les psychologues officiels à la science de l'Orient. A lire aussi une lettre de M. Van der Naillen au colonel de Rochas sur des cas de matérialisation très bien observés.

Le Progrès spirite donne une étude sur les Médiums comparés aux Muses, ou plutôt sur les médiums comparés aux grands poètes inspirés par leur Muse. M. Laurent de Faget conclut sagement que, dans les meilleurs cas, une influence spirituelle peut bien donner les pensées, mais que la forme dépend presque toujours du Médium. Sophie Rosen-Dufaure commence une étude sur l'évolution du christianisme, qui me paraît exempte de sectarisme. J'en reparlerai quand elle sera terminée.

La Revue spirite d'août et de septembre est toujours, dans son cercle d'idées habituelles, intéressante et souvent instructive. D'une philosophie réellement élevée, certains de ses articles sont à étudier attentivement, en outre ceux de Ed. Grimard sur l'Idée de Justice, et sur le spiritisme et la psychologie contemporaine par un nouveau venu. — A citer aussi l'article de A. Dauvil sur les effluves humains et les travaux du commandant Darget.

La Paix Universelle. — Dans une étude sur la science et la vie future, Y. Hudrymenos résume les résultats dits scientifiques à ce sujet et analyse l'œuvre de Myers. La personnalité humaine, sa survivance et ses manifestations supra normales. Il établit aussi une théorie qui lui est propre, bien qu'elle soit loin d'être nouvelle : L'homme aurait vécu d'abord en corps éthéré ou astral. Fr. Hay communique un récit de séances données par un médium à fleurs à Mexico. L'apport se fit dans de bonnes conditions et on eut la preuve que les fleurs venaient d'un mariage qui se célébrait à la même heure près de l'endroit où se tenait la séance. — A lire aussi, numéro du 31 août, une étude sur la confession, par le général Fix, dans laquelle il y a de bonnes idées, mais le général n'aime pas les curés ! oh non !

Nous avons reçu un certain nombre de revues étrangères pour l'envoi desquelles nous remercions : *Oriflamme*, publiée à Munich, consacrée au rite écossais. *Esprit et Matière*, une petite brochure philosophique éditée au Brésil, et plusieurs numéros du *Light*. Parmi plusieurs

récits de faits, je remarque quelques articles philosophiques, surtout l'un d'eux intitulé : La Fonction du Mal, m'a paru remarquable par la profondeur des idées.

Avant de terminer ce compte rendu, je voudrais signaler et recommander à nos lecteurs la *Revue bibliographique des Sciences psychiques*, indispensable à tout chercheur, car, en indiquant par sujet d'étude les articles parus dans les différentes revues, elle rend de réels services au chercheur et à l'étudiant. — Administration, 152, boulevard Montparnasse.

G. PHANEG.

∴

Traité des révolutions des âmes.

Voici une bonne aubaine pour les étudiants en Kabale. On connaît la rareté des bons ouvrages de Kabale et surtout des bonnes traductions en français. Aussi nous sommes certains d'être agréable à ceux de nos lecteurs qui ont entrepris ces difficiles mais passionnantes études, en leur annonçant qu'ils trouveront chez Sedir, 14, rue Girardon, le très célèbre ouvrage d'Isaac Loriah intitulé : *le Traité des révolutions des âmes*. Tous les mystères des réincarnations et de l'embryonnat y sont traités de main de maître et une introduction de Sédir, dont chaque phrase est un enseignement initiatique élevé, mettra les lecteurs à même d'entreprendre sans danger et avec fruit l'étude de ce chef-d'œuvre du maître kabaliste. Je les engage donc tous à profiter de cette occasion unique et à se presser car l'ouvrage a été tiré à un petit nombre d'exemplaires, non mis dans le commerce.

G. PHANEG.



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

ALBERT (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2ᵉ édition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 figures.

— *Le Magnétisme des animaux*. Zoothérapie. Polarité.

— *L'Enseignement du Magnétisme à l'Ecole pratique de Massage et de Magnétisme.* Règlement statutaire, Programme et Renseignements.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les qualités ou les défauts des autres par l'examen de leur écriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 figure

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave*, JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LÉON DENIS, DURAND (de Gros), DURVILLE *en 1901*, DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903*. ELIPHAS LÉVI, G. FABIUS DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIÉBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dʳ MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSÉGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis	ou non,	50 0/0	de remise;
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—